

Asger Jorn

sauvagerie,
barbarie
et
civilisation

les atomes de l'âme
2012

sauvagerie, barbarie et civilisation

Cette étude a été recueillie dans le *Corpus des Signes gravés sur les églises des départements de l'Eure et du Calvados*, publié en 1964, d'après l'édition Farândola, Paris 2005

New design by Christian Isidore Angelliaume

© Août 2012, éditions les atomes de l'âme.

*Ce livre a été entièrement reconditionné — c'est-à-dire : copie, mise au français moderne, relecture, et mise ne page, etc. —, à titre privé et pour son usage strictement personnel, par **Christian Isidore Angelliaume** à partir de l'édition Fanrândola, 2005.*

éditions les atomes de l'âme

Asger Jorn

**sauvagerie, barbarie
et civilisation**

les atomes de l'âme
2012

LES NORDIQUES

Toutes les possibilités ignominieuses des comportements et des conduites humaines s'incarnent et se concrétisent en un petit nombre de situations et en quelques actes simples. Les mots qui nomment ces actes et ces situations élémentaires ne sont ni savants, ni nombreux. *Vandale*, *Barbare*, quelques autres encore, et la liste est vite close : la conscience claire ne veut rien en connaître.

Faits et mots horribles et monstrueux — tabous — la conscience les fuit, refuse à l'intelligence le droit à un libre examen, et entretient méthodiquement à leur égard une longue et persistante incuriosité. À preuve de cette dernière, un seul exemple : une fois l'inceste dénoncé et raconté, 2 000 ans se sont écoulés avant qu'on ait osé chercher et dire comment il s'enracine au cœur de l'homme.

Le seul mot de *Vandale* comporte de telles implications émotives et suscite de telles oppositions horrifiées — oppositions toutes affectives — qu'il y a lieu de penser que s'en trouve épaissi le mystère même de la conduite qu'il prétend désigner. Ce mot-là est moins porteur de clarté que d'obscurité.

Aussi me paraît-il essentiel de situer enfin le vandalisme dans sa vraie lumière. Et de rendre compte, le plus exactement possible, de ce qui est tenu pour l'une de ses plus spectaculaires manifestations : le graffiti.

Orgueil d'une solidarité peut-être trop violemment ressentie ? J'ose tout de suite dire que je n'ai pas songé sans émotion, devant ces églises de la Normandie, aux mains patientes et laborieuses qui ont creusé, gravé, la pierre. Furtives et tremblantes également — ces mains — puisqu'il s'agissait là d'un interdit. Se plaire à imaginer qu'elles aient pu être animées par la passion la plus aveugle - celle de détruire - révèle, à mon avis, une aberration profonde. Et point seulement d'esprit, mais aussi de cœur. Celle-là même prétendument ainsi dénoncée.

L'acte de détruire ne nous semble jamais si pur - je veux dire si absolu - que lorsqu'il met en jeu la pierre. Il nous faut bien songer qu'après avoir fait date aux âges de la préhistoire humaine, la pierre a également occupé les temps historiques, et cela sous un usage essentiellement double : construction, destruction. De l'importance de ces deux fonctions antinomiques témoi-

gnent toutes les religions : la chrétienne — pierre à bâtir et lapidation — l'islamique et d'autres, en un symbolisme moins explicité, mais aussi fort. Cette dualité de son emploi est notre ambivalence même, laquelle s'est inscrite, au cours des millénaires d'abord, des siècles ensuite, dans la seule matière solide que l'homme ait connu pendant longtemps.

La présence de la pierre est chose trop fondamentale pour que nous ne soyons pas sensibilisés à sa négation, de manière extrême. Qu'elle soit — utilisée simplement comme support par les graffitomanes — ou mise à bas par les vandales — voilà ce que nous ne supportons pas, ce qui nous scandalise. Et, du même coup, nous interdit de comprendre et de connaître la démarche et les mobiles de ces auteurs de signes et images gravés et dessinés ; nous condamne à ne rien savoir de cette pulsion qui pousse certains hommes plus que d'autres à détruire.

Déjà d'excellents esprits se sont attachés à cesser de déposséder la conscience claire de ses moyens, à ne plus préférer stigmatiser allègrement la conduite de ce peuple du Nord — les Vandales — mais à étudier la nature d'une énergie et la signification d'un besoin — le vandalisme.

Leurs efforts ont permis la naissance de la vandalismologie. Savoir exactement comment ont vécu les Vandales et qui ils ont été, quelles furent les épreuves, buts et difficultés de ce peuple, voilà ce qui est devenue partie du problème. Et, de manière plus centrale encore, l'étude de cette même force, rage et but : détruire, aveuglément détruire.

On a fait du mot *Barbare* un mot censé désigner ceux qui, obstinément, se refusent à toute rhétorique. Pas de justification à ce fait, sinon qu'en politique, les méthodes des parlementaires nordiques s'opposent aux discours latins.

En France, au sens populaire, « la barbe » est une expression qui exprime une situation ennuyeuse et désagréable. En Scandinavie, elle désigne une situation amusante et drôle.

Il est devenu possible, aujourd'hui, d'apercevoir que le potentiel affectif contenu dans le mot *Vandale* est un don malheureux de la mémoire collective héréditaire. Cette mémoire même, dont la psychologie contemporaine a abondamment souligné les prouesses, s'est révélée, sur ce point précis, faillible elle aussi. En fait, la synonymie des mots *Vandale* et *Destructeur* masque plus la conduite qu'elle prétend désigner qu'elle ne sert ou facilite sa représentation claire. Et puis, cette mémoire ne nous aurait-elle rien transmis d'erroné que je n'hésiterais pas plus à faire la remarque suivante : tant en biologie qu'en psychologie, la faculté d'oubli et le renouvellement sont indispensables à la vie, sinon à la survie.

Science en formation, la vandalismologie a déjà ses méthodes propres et aussi son histoire.

C'est à un Français, Louis Réau, que revient le mérite de s'être efforcé de répertorier et classer les diverses variétés de vandalisme. Le définissant comme la destruction de monuments à signification historique ou à caractère artistique, il a pu opérer, à partir de ses effets, la classification suivante :

Avec mobiles inavoués :

- Vandalisme sadique : l'instinct brutal de destruction ;
- Vandalisme cupide : avidité aveugle de pillards ;
- Vandalisme envieux : effacement de la trace des prédécesseurs ;
- Vandalisme intolérant : fanatisme religieux et révolutionnaire ;
- Vandalisme imbécile : la graffitomanie.

Aux motifs avouables :

- Vandalisme religieux ;
- Vandalisme pudibond ;
- Vandalisme sentimental ou expiatoire ;
- Vandalisme esthétique du goût ;
- Vandalisme elginiste et collectionneur.

À cette classification bien diversifiée, les Anglais ont souhaité adjoindre - sous l'impulsion de Martin S. Briggs - une catégorie supplémentaire : le manque d'entretien, qui serait considéré comme un vandalisme de négligence.

Opposition vigoureuse des Français qui, personnalisant justement le débat, refusent cette ouverture possible à l'anonymat. En effet, pour pouvoir vraiment dénoncer le vandalisme, il paraît essentiel de pouvoir indiquer non seulement un acte, mais encore un agent responsable. À supposer ce dernier point non nécessaire, nous aboutirions, en pays panthéiste (ou seulement à tendance), devant le spectacle de la dégradation naturelle des choses, à une hérésie du genre : Dieu est Vandale.

Toute hérésie de ce genre engendrerait vite la tentation de se considérer soi-même comme divin. La mentalité traditionnelle de la province danoise du Vendsyssel atteste cette possibilité. L'intransigeance des positions anglaises et la docilité traditionnelle des hommes politiques et des savants danois envers celles-ci nous font craindre que l'essor remarquable de la vandalismologie dans les années d'après-guerre ne joue, en définitive, à l'encontre même de ses buts.

L'histoire du sens du mot *Vandale* est longue. Cependant, c'est seule-

ment aux temps modernes que le sens de ce mot va s'enfermer définitivement dans les clichés traditionnels que nous connaissons aujourd'hui.

En 1739, en plein siècle des Lumières, Voltaire signale la colonnade du Louvre « masquée et déshonorée par des bâtiments de Goths et de Vandales. »

Quarante-cinq ans plus tard, en août 1794, un ancien député du clergé lorrain, devenu évêque constitutionnel — l'Abbé Grégoire — l'emploie dans un rapport présenté à la Convention (14 Fructidor An III).

« Pourquoi celui-ci a-t-il choisi de clouer au pilori les Vandales plutôt que les Goths, les Huns; les Philistins ou les Béotiens ? » demande Louis Réau, qui explique : « Les Philistins n'étaient des barbares qu'aux yeux de leurs ennemis, les Israélites ; et les Béotiens ne passaient pour lourdauds que par rapport aux Athéniens. La réputation de sauvagerie des hordes germaniques était par contre bien établie dans l'Europe Occidentale, victime des grandes invasions. Les Romains gardaient le souvenir de la *Vandalica Rabies*, un des premiers accès de *furor teutonicus* dont Rome avait été victime en 445. Les Vandales avaient, quinze jours durant, saccagé la ville éternelle. »

Au cours du Moyen-Âge, la popularité des images de l'activité de Samson (destruction et déplacement de monuments) ne met pas en cause les Philistins eux-mêmes : Samson n'est pas devenu l'un des symboles de la lutte contre le vandalisme.

Quelles hypothèses faire sur des crimes dont aucun monument ne nous perpétue la réalité ? Pas de forfanterie vandale. À l'opposé des Romains. On connaît le monument que Titus fit dresser pour commémorer le pillage de Jérusalem — ville sacrée — et montrer l'importance du butin. Il nous serait bien difficile si les Gaulois, à leur tour, avaient détruit les monuments romains qui symbolisaient leur défaite, de nous prononcer sur leur vandalisme.

Les conquêtes et destructions napoléoniennes étaient illustrées par de courtes scènes, sur la colonne Vendôme. Mais, sous la Commune, la mise à bas de l'ennuyeuse colonne ayant engagé la responsabilité du peintre Courbet, les Français eux-mêmes ne savent pas, aujourd'hui, où est le vandale.

Qu'une nation veuille commémorer les hauts faits de son histoire par des ensembles architecturaux, c'est là un fait essentiellement politique. Sans rapport aucun avec la réalité esthétique architecturale. Et qui n'en garantit donc en rien la valeur.

On ne compte plus le nombre de héros dont la mémoire est desservie par la statuaire qui veut les honorer, et l'on sait des villes entières dont l'architecture et la statuaire sont de monumentales erreurs, sinon horreurs.

Par ailleurs, l'instinct grégaire n'engendre pas obligatoirement goût et

sens esthétique. Le rôle civilisateur des villes n'est ni évident, ni absolu. Il s'ensuit que la destruction partielle ou totale d'un ensemble urbain ne constitue pas nécessairement un acte de vandalisme. Mon enfance au pays d'origine des Vandales et des Teutons m'a laissé des souvenirs clairs. Je me rappelle qu'y était réputée satanique l'activité noire des grandes cités industrielles. Et je n'ai pas oublié les histoires qui nous étaient contées — Sodome et Gomorrhe ; et encore : la Tour de Babel. Toutes histoires en lesquelles Dieu était présent ; et au travers desquelles s'exprime un état d'esprit et aussi bien une position morale, dont il me semble en tant qu'artiste, essentiel de retrouver les raisons et le bien-fondé plus que de s'y opposer de façon aveugle et catégorique.

Louis Réau rend un hommage sans réserve aux Romains pour leur colonisation de la Gaule — « une oeuvre de civilisation, dans le sens le plus noble de ce mot », mais il change ensuite radicalement de position envers les envahisseurs nordiques, particulièrement envers les Normands. Et quand alors il s'interroge sur ce qui peut être porté à l'actif de ceux-ci, il ne découvre qu'une seule chose : « la naissance de l'architecture romane que les Anglais préfèrent appeler, non sans raison, le style normand. » Rappelons en passant que ce style normand parut aux humanistes de la Renaissance italienne, d'une laideur indescriptible — un phénomène barbare, « gothique ».

LE VANDALISME ÉGLISOPHAGE

Il y eut, à Byzance, un très important vandalisme religieux - vandalisme que Louis Réau n'est parvenu qu'imparfaitement à distinguer et à isoler. Certains prêtres grattaient les icônes, en détachaient des parcelles qu'ils recueillaient dans un calice, à dessein de faire communier les fidèles. Ces icônes — sommets de l'art religieux de l'époque — furent ainsi véritablement livrées à la consommation. Ce fétichisme de l'absorption fut cause que le sens et la signification de l'art s'en trouvèrent changés et obscurcis.

Pour arrêter ce vandalisme de la nutrition devenu rituel, l'Empereur décréta l'iconoclasme : tous ceux qui possédaient, de manière privée, des icônes, étaient invités à venir les apporter à Constantinople où, en place publique, elles étaient brûlées. C'était évidemment pallier à un vandalisme par un autre : celui du sacrifice, du potlatch. Cependant ce vandalisme gouvernemental ne peut être comparé au premier — populaire.

Dans le premier cas, il s'agit d'une fête. Cette consommation — si naïve fut-elle — comportait d'authentiques éléments d'amour et de foi : c'était le vandalisme heureux.

P. V. Glob nous rapporte, entre autres cas, celui d'images-gâteaux dont l'absorption parfaite impliquait destruction d'êtres humains, donc un certain cannibalisme. L'anthropophagie relève plus précisément du teutonisme dont elle dévoile, aberrante, la volonté de pureté et d'esthétisme. Et ce sont les aberrations de cette volonté qui se retrouvent dans le domaine vandamique - domaine où les données historiques nous obligent à établir de semblables catégories. Émile Male dans son ouvrage « La fin du paganisme en Gaule », nous informe de la célébrité - dans la France médiévale et nordique - de la tombe de l'évêque mérovingien Saint-Drausin. Cette tombe, aujourd'hui conservée au Musée du Louvre, était originellement en l'église Notre-Dame à Soissons. Séjournèrent près d'elle les chevaliers qui allaient combattre en champ clos et saint Thomas de Canterbury, sur le point de retourner en Angleterre où il savait devoir affronter Henri II, y fit veillée d'armes. Venant en pèlerinage, les fidèles avaient coutume d'emporter quelques parcelles du couvercle, qu'ils diluaient dans l'eau et faisaient boire aux malades. Cette coutume qui s'est poursuivie pendant des siècles, a fait disparaître presque complètement le couvercle. Celui qu'on voit actuellement au Louvre n'est pas l'original, mais un autre qui est Wisigoth et provient de l'église de Saint-Germain-des-Prés.

En Espagne également, les tombes des rois Wisigoths montrent les traces d'une même activité.

Nous sommes obligés de constater n'être plus simplement ici dans la notion de sacrifice inhérente à tout art, mais bien plutôt en face d'une sarcophagie avouée. Nous devons penser que ce furent les peuples germaniques qui répandirent cette coutume d'absorption des sarcophages par voie buccale.

Les destructions semblables des tombes des pharaons égyptiens auraient plutôt été l'oeuvre de Vandales nord-africains. Par ailleurs, l'étendue même de ces destructions, nous porte à supposer hautement organisée l'exportation vers l'Europe Germanique de cette substance si grandement appréciée par la pharmacopée du Moyen-Âge.

Les déformations des murs des églises normandes — à Damville surtout — semblent témoigner de cette variété surprenante de vandalisme. Et je ne crois pas me hasarder beaucoup en avançant que les Normands, débarquant en Gaule, y introduisirent l'ancienne coutume germanique d'ingestion de matières symboliquement sacrées ; matières qui comprenaient également les murs des édifices religieux.

Désormais le mystère de la relation entre les Templiers et les graffitis normands (spécialement ceux de Gisors : empreinte de pieds nus) se trouve

éclairci. Il n'est plus possible de retenir, à la charge de ceux-là, une accusation — même implicite - de volonté de dissimulation et de secret : simplement, les Templiers furent sarcophages.

LES PEAUX D'OURS — LES JOMVIKINGS — LES TEMPLIERS

Les jeux d'échecs les plus anciens en Europe sont d'origine Scandinave.

L'un d'eux — qui figure maintenant au British Muséum — a été trouvé dans l'Île de Man, et représente un guerrier dévorant un bouclier.

Ce type particulier de mangeur est bien connu des chroniques vikings. Il appartenait à un corps guerrier — les Jomvikings ou « guerriers-célibataires » dont le chef mythique était Palna-Thoke, apparenté à la fois à Guillaume Tell et à Till Eulenspiegel le **fou**. Les Jomvikings étaient également connus sous le nom de Bersaerk — « les peaux d'ours ». On disait qu'ils tiraient leur fureur délirante de l'absorption d'une drogue extraite d'un champignon.

Nous savons que cette organisation guerrière, soustraite à l'autorité des rois, a joué un rôle central et secret dans la conquête de la Normandie et de l'Angleterre. Il me paraît possible d'avancer que l'organisation des Templiers a été, en fait, une réorganisation des Jomvikings.

Mélange habile de journalisme peu scrupuleux et de faits nouveaux en eux-mêmes remarquables — l'ouvrage de Gérard de Sède est tout entier imprégné d'un mysticisme et d'un ésotérisme que d'aucuns qualifieront de douteux et de déplaisant. Cependant les spécialistes réputés avertis ont tôt fait de critiquer le manque de sérieux des positions qu'institue obligatoirement la méthode utilisée par de Sède (également par la revue *Planète*). Et ces spécialistes de se retirer avec dignité.

On ne peut pourtant pas identifier à « la presse à sensation » — nul lecteur ne s'y est jamais trompé — des ouvrages qui apportent quelque chose de nouveau, de vrai, d'étonnant. Là où selon certains esprits suspicieux, il y a procédé, nous devons voir un processus de purification indispensable au progrès.

La faute en incombe peut-être au goût exclusif de l'explication littérale qu'ont les Scandinaves, mais je me sens bien incapable de me pencher sur le destin des Templiers avec le sérieux qu'y apportent les Français.

Les Templiers furent les défenseurs d'une théocratie vouée d'avance à l'échec, parce que basée sur une religion qui n'est pas de ce monde.

LA PIERRE DE TOUCHE

Ni l'érosion d'une part, ni la volonté d'ingestion des Normands par ailleurs, ne suffisent à expliquer que la pierre des édifices normands ait été à ce point mordue et rongée.

Rattacher à l'acte d'aiguiser — et pendant des siècles — son importance comme symbolisme sexuel, nous donne à penser que la pierre des murs d'église y a été utilisée comme pierre à aiguiser. La tradition orale confirme cet usage — tant pour les armes, que pour les outils agricoles à la moisson.

L'acte d'aiguiser était un acte sacré.

À ma connaissance, il y a peu d'études sur ce sujet. Cependant, le professeur Michel de Bouard confirme que la pierre à aiguiser était un objet souvent présent dans les tombes des guerriers mérovingiens. La plus spectaculaire est celle en forme de sceptre à plusieurs têtes, trouvée à Sutton Hoo. En tant que symbole de sexualité mâle, elle est de grand intérêt et directement en rapport avec les symboles concernant Odin. Spécialement avec le mythe selon lequel Odin se serait emparé de la boisson Kvasir contenue en trois vases cachés par le géant Surtlung et surveillés par la fille de ce dernier — Gunlod. C'est après avoir aiguisé les faucilles de neuf hommes (qui par la suite s'entretuèrent) que Odin vrilla, transformé en serpent, un trou dans la montagne, et se glissa jusqu'à la jeune fille et jusqu'au trésor. La pierre que les paysans normands portent, pendant la moisson, dans une corne attachée à la ceinture, nous paraît recouper la version nordique du signe du Grall. Ces mêmes paysans tiennent à préciser qu'ils tiennent la pierre humide en urinant dans la corne. Représentation imagée par le graffiti [*de l'église de Berville-la-Campagne*]. Interprétation païenne du signe du Grall.

PIERRE À AIGUISER — CŒUR PUNIQUE — MIMIR — BAPHOMET

Miction et pierre à aiguiser se retrouvent dans les mythes nordiques de Thor et de Hrungnir.

Les récits Skáldskaparmál mentionnés par Georges Dumézil nous en donnent le détail. Il s'agit du combat de Thor et de Hrungnir. Ce dernier a cœur, tête et bouclier en pierre et possède de plus — comme arme offensive — une pierre à aiguiser (remarquons que son cœur est d'une forme qui est devenue plus tard celle du signe d'Odin). Flanqué d'un mannequin en argile

consé le représenter, il se rend au lieu de rendez-vous fixé pour le combat et y attend Thor.

Lorsque ce dernier arrive, l'homme d'argile est si effrayé, dit-on, « qu'il pisse en voyant Thor ». Thor brise avec son marteau la pierre à aiguiser de Hrungrnir (un éclat viendra se fixer dans sa tête), puis lui fracasse le crâne ; mais entraîné dans la chute de Hrungrnir, il tombe également et se trouve le cou pris sous l'un des pieds de celui-ci. Pour délivrer Thor ainsi retenu prisonnier, il faudra faire appel à son fils — un bambin âgé de trois nuits — qui réussira sans peine. Thor donnera en récompense le cheval de Hrungrnir à son fils et, pour avoir ainsi fait, recevra un blâme d'Odin.

Georges Dumézil estime possible que le caractère tricorne — précieuse singulière — du cœur de Hrungrnir soit à ranger parmi les triplicités diverses des adversaires opposés au héros guerrier, ou au Dieu. Ces triplicités sont typiques, ajoute-t-il, de nombreuses légendes indo-européennes : le tricéphale adversaire de l'indien Indra ; de l'iranien Ferridûn ; les trois Curiaces vaincus par le jeune Horace ; Geyron, adversaire d'Héraclès ; les trois Meic Nechtain, adversaires de Cûchulainn ; Meche au cœur triple tué par Mac Cecht.

Pour nous, le symbolisme du trois est celui d'un nombre agissant, sacré et dangereux. 11 nous semble signifier le temps passé, présent, futur. Un peu comme le neuf qui apparaît dans les très anciennes chansons germaniques comme signifiant vie et mouvement, mais, en plus, le sceau de la fatalité .

Nous avons déjà dit que la pierre à aiguiser nous paraissait être — par extension à partir de la signification de l'arme blanche — un symbole de sexualité mâle. La présence du pied en graffiti nous confirme encore dans cette opinion.

La principale accusation portée contre les Templiers était, selon John Charpentier, qu'en toutes provinces, ils avaient des idoles, lesquelles consistaient en têtes, quelques-unes à trois faces et d'autres à crâne humain.

John Charpentier ne croit pas déraisonnable de penser que les images baphométriques du Temple se présentaient sous l'aspect d'une sorte de Janus. Du même baphomet s'occupèrent les bâtisseurs de cathédrales. Au Jutland, on a trouvé des pierres de l'époque viking représentant des têtes triples — l'une d'elles portant un troisième œil au front, on pense qu'il s'agit là de la représentation de Mimir, lequel avait reçu l'œil d'Odin (pour la sagesse) [*graffiti de l'église de Creton*]. Par tous ces faits et indices divers, nous sommes amenés à supposer que, dans tous les cas, il s'agit de cette fameuse pierre à aiguiser logée dans le front du dieu.

Une étude sur l'histoire des Jomvikings et sur leurs rapports avec les ordres chevaliers médiévaux, comblerait une grande lacune. Manque égale-

ment une étude sur le culte de la pierre à aiguiser. Le silence sur ces deux points ne permet pas la découverte de rapports autres que superficiels entre les Templiers et les graffitis normands.

Il faut lever ce mystère, facteur de troubles du jugement, et dénoncer, à propos de ce cas particulier, le mépris que traditionnellement les positions officielles affectent à l'égard de tout ce qui dépasse le cadre général d'une époque. Nous n'avons pas l'impression que le récit de ce combat — de cet affrontement — soit effectué par un témoin neutre et impersonnel, mais plutôt que le récitant lui-même a été engagé dans l'aventure qui nous est narrée. Qui est-il ? À notre avis : un adversaire d'Odin, donc Thor. L'hypothèse selon laquelle Thor serait le narrateur, s'accorde assez bien avec les compte-rendus sur l'époque où la paix régnait entre Thor et Odin. Elle explique également le blâme d'Odin comme correspondant aux traces, dans sa mémoire, de leur longue hostilité antérieure. Revenons aux idées qui nous sont chères : dans tout conflit, il y a toujours trois éléments et l'un seulement d'entre eux joue — sur le plan psychologique — le rôle de victime . Je pense ici au décapité par l'éclat de pierre dans le front. Appelons-le Mimir, la sagesse **qui possédait l'œil** d'Odin. Qu'aurait-il pu nous dire ?

Essayons d'identifier son histoire avec celle de Baldr, tué par l'aveugle Hoder qu'assistait Loke. Remarquons au passage que ce mythe comporte d'étranges rapports avec celui de Palna-Toke — fondateur de l'organisation des Jomvikings — et de Guillaume Tell, tous deux tirant à l'arc sur une pomme placée sur la tête de leur fils. L'utilisation par Hoder du gui comme flèche, fait apparaître certains liens possibles avec le monde celtique. Cependant, nombre d'autres éléments indiquent que ce culte est pré-celtique : lié à la culture ibéro-ligure. Dans celle-ci, on retrouve le nom de Baldr sous la forme de Bellin. Curieusement, une statue phallique portant ce nom a été découverte dans le sud de la France par un archéologue du nom de Bellin. Le récit de celui-ci est fort amusant, car M. Bellin ignore complètement l'usage populaire qu'il est fait, en Ligurie, de ce mot à signification phallique. Il est d'un irrésistible intérêt pour un artiste de découvrir la relation qui unit Bellin au concept de *bel-leza* : la beauté liée à l'agressivité belliqueuse — ce qui rappelle fort l'idée de Shiva. L'origine de ce mot n'est pas latine. Pas de traces non plus en langues germaniques, sinon le mot *shön* dont l'équivalent en langue Scandinave *kön*, signifie à la fois sexe et beauté.

Que le Scandinave comporte encore un troisième mot pour exprimer la beauté — le mot *smuk* — ne me paraît pas être dû au hasard. Aux Indes, la très ancienne Harivamska appelle la divinité pré-aryenne Vayupurana « Smukha Trishira », c'est-à-dire « la belle aux trois têtes ». C'est aux Indes éga-

lement que l'on retrouve le phallus aux trois têtes sous forme de symbole Linga — signe de Shiva. Une autre de ces statuettes à trois têtes a été trouvée en Dalmatie, à Zdrapanj, non loin d'une montagne appelée « Svante-vit » — qui veut dire : « tout voir ». Or, « Svante-vit » est le nom d'une statue trouvée à Rügen qui fut un centre Jomviking. Nous en connaissons une autre, qui vient de Husiaryn, en Pologne. Sur le plan des formes, nous constatons de nombreuses ressemblances entre le personnage aux trois têtes de la culture pré-aryenne de Moyeno-daro — personnage qui est assis en position yoga - avec « les dieux celtiques ». Quoique l'envie ne nous en manque pas, nous ne nous attarderons pas à élaborer une esthétique à partir des formes fondamentales de cette statuette, car l'histoire de cette image nous attend. Et elle nous réserve des surprises d'une actualité brûlante.

LE TROIS ET SON IMAGE DANS LA SÉCULARITÉ

Dans son ouvrage « Die dreiköpfige Gottheit », Willibald Kirfel avance que l'origine de cette image du dieu à triple tête remonte à l'époque pré-celtique, mégalithique (ou néolithique) et qu'elle a sa place dans le monde culturel méditerranéen. Chez les africains Jorabas, elle s'appelle Schango - le dieu du tonnerre - et est liée aux organisations secrètes. On la retrouve un peu partout dans le monde. Frobenius assure qu'à travers le nombre trois s'exprime le sentiment et l'idée du Temps : passé, présent, futur, et que le nombre quatre est une projection dans l'espace des directions de la surface plane. La proposition de Frobenius semble être corroborée par l'existence de représentations espagnoles imagées du mois de janvier : triples têtes qui, par leur symbolisme évident, nous renvoient à la sécularité. L'opposition de l'église catholique à la représentation de la Trinité par une image à trois visages trouve là son explication. Le concept chrétien de dualité est probablement issu de la notion des contraires tels le noir et le blanc et le double visage de Janus (janvier).

La Bibliothèque Nationale française détient un dessin de Botticelli qui illustre une des scènes de « La Divine Comédie » de Dante. Botticelli a représenté Dante au côté d'un diable à triple tête. Dante écrit : « Oh comme il me parut grand sujet d'émerveillement quand je vis que sa tête avait trois faces. L'une devant, et celle-ci était rouge. Celle de droite paraissait entre blanc et jaune. Celle de gauche était d'un aspect pareil aux faces des gens venus d'où le Nil descend (c'est-à-dire entre bleu et noir). »

* II. Paral. 18-23

Souvenons-nous que le livre par lequel Abélard a été condamné concernait la Trinité, et que l'oratoire qu'il a fait construire, à Nogent-sur-Seine, était consacré également à la Trinité.

PRUDENCE ET SAGESSE

Il est intéressant de comparer la triple tête diabolique de Botticelli à l'allégorie de la Prudence par le Titien : un vieillard (lui-même), son fils et son neveu ; soit encore le Passé de l'âge, le Présent de la maturité et le Futur de la jeunesse — texte qui suggère que le Présent peut à la fois bénéficier des expériences passées et ne pas compromettre les actions futures. Dans cette image du Titien, Erwin Panofsky voit une prière faite par celui-là à son fils de laisser à son neveu toute chance d'épanouissement. Panofsky rapporte la pénétrante analyse de Giordano Bruno sur les trois faces du Temps. Toutes les analyses de cette image du Titien — très simple en apparence — font apparaître des conflits d'interprétation — conflits passionnés d'où, paradoxalement, la Prudence est bannie. La totalité des langues occidentales font apparaître, dans la syntaxe, un Temps divisé en Passé, Présent et Futur, formes auxquelles tout esprit doit obligatoirement s'accoutumer et qui, dans la pratique, sont devenues courantes pour tous. Le langage qui décompose pour nous, sur le plan formel, le Temps en trois aspects différents, en trois images de différents moments, ce langage est pour l'esprit un moule dont l'importance considérable nous a échappée jusqu'à ces dernières années. Prisonniers du langage — il nous a été longtemps impossible de nous soustraire au Temps que la syntaxe nous représente. Celle-ci décompose en une triplicité apparemment harmonieuse de la Durée pure ; c'est-à-dire qu'en fait, elle exige de nous une importante opération mentale : celle qui consiste à saisir intuitivement qu'un seul des aspects — qu'une seule des formes du Temps est toujours opposable aux deux autres assemblées. Le concept de triplicité qui fait jouer le même rôle à trois éléments nous dissimule et nous masque le principe d'antagonisme : un quelconque élément est toujours opposable à l'ensemble des deux autres. Stéphane Lupasco a étudié la structure d'un antagonisme particulier — celui du statique et du dynamique : « Afin que n'importe quel événement ait lieu, à un moment et à un endroit quelconque de l'Univers, il faut qu'une énergie, qu'un dynamisme puisse passer d'un certain état de potentialisation vers un certain état d'actualisation, sans quoi, rigoureusement actuel ou actualisé, on ne pourrait même pas parler d'énergie, de dynamisme, tout serait statique, éternel, depuis toujours et à jamais. »

La triple polarisation du Temps, telle qu'elle apparaît dans le langage, est bien l'image de cette statique éternelle dont parle Lupasco, qui poursuit : « Ainsi toute énergie - tout mouvement énergétique - sous n'importe quelle forme - implique un événement antagoniste et tel que l'actualisation de l'un entraîne la potentialisation (la virtualisation) de l'autre. » C'est la réunion de deux quelconques des aspects sous lesquels le Temps nous apparaît qui a le pouvoir de l'actualiser et encore, d'autre part, de virtualiser ou de potentialiser son troisième aspect. Conséquence capitale, il s'ensuit que la notion de Temps recèle trois différentes sortes d'antagonismes, lesquels se particularisent selon la nature de celui-là des aspects du Temps que l'on choisira d'opposer aux deux autres. Nous aurons la réunion du passé-présent s'opposant à son contraire : le futur ; puis le passé-futur opposé au présent ; et enfin le présent-futur opposé au passé.

Lupasco déclare : « Un couple antagoniste d'événements et d'anti-événements énergétiques constitue - et lui seul peut constituer - un système, c'est-à-dire cet ensemble d'événements liés et commandés par des forces ou relations dynamiques intrinsèques, inhérent à ces événements eux-mêmes. C'est ce que j'ai formalisé dans une Logique des systèmes ou Systémologie. Nombreuses sont certes les combinaisons possibles de ces systèmes de systèmes, nombreuses leurs chaînes en expansion arborescentes ou systémogénèses : il s'en forme cependant toujours trois. »

En examinant la structure de la culture latine, il m'a semblé - et cela avant même que j'aie pris connaissance des théories de Lupasco (lequel n'aborde d'ailleurs pas le problème du Temps et de son triple aspect) - il m'a semblé donc que ce système des structures latines comportait une actualisation du passé-futur, et une virtualisation du présent ; qu'au contraire les structures byzantines et russes comportaient un présent-futur opposable au passé ; et enfin que les structures nordiques étaient essentiellement actualisation passé- présent et virtualisation du futur.

Sur le plan théologique, le symbolisme de la Trinité nous offre une bonne occasion de cerner avec précision l'opposition de l'aryanisme des peuples germaniques à la romanité des Latins : entre Père et Fils, distinction d'essences à laquelle les derniers s'opposent de manière absolue ; opposition qui, libérée de toute terminologie théologique, réapparaît aujourd'hui en Europe sur les plans scientifique, philosophique et artistique. Le célèbre savant et théoricien Werner Heisenberg met en relief dans « Physique et Philosophie » le fait qu'« en théorie classique, nous supposons que le futur et le passé sont séparés par un intervalle de temps infiniment court que nous pouvons appe-

ler présent. En théorie de la relativité, nous avons appris qu'il en est autrement : le futur et le passé sont séparés par un intervalle de temps qui existe et dont la durée dépend de la distance entre le phénomène observé et l'observateur. » On ne peut mieux souligner le fait qu'en théorie classique le présent est sans dimension, c'est à dire sans face et qu'en conséquence, le temps se présente réduit à deux seules dimensions : une tête de Janus. La relativité qui donne au présent une dimension, fait de lui un lieu électif de rencontre possible entre ces deux pôles que représentent pour nous le passé et le futur. Est institué ainsi un temps du dialogue : celui du nécessaire délai entre question et réponse.

Locke qui définit la connaissance comme étant « la perception de l'accord ou du désaccord de deux idées », nous laisse dans l'embarras de décider par quel antagonisme s'effectue la prise de connaissance de l'idée du présent relativiste : est-ce par l'idée du passé ou par celle du futur ? Assurément aucune de ces deux idées ne peut jouer seule un rôle, alors que leur réunion en un concept unique de passé-futur à force d'opposition - d'antagonisme - par rapport au présent : « les propriétés de symétrie constituent toujours les caractéristiques les plus essentielles d'une théorie. » Entre le réel - forme ultime du présent - et le possible - union du passé et du futur - s'explicitent des rapports demeurés longtemps mystérieux.

Cependant cette fusion en un concept unique du passé et du futur, ainsi que la notion d'antagonisme viennent d'être vigoureusement critiquées par un jeune savant russe, M. N. A. Kozyrev, lequel a déclaré qu'« il n'y a pas de symétrie entre action et réaction, que le temps ne peut passer que dans une direction : du passé au futur ; et que le futur est d'essence complètement différente du passé. »

HISTORIQUE ET PROBLÈME DES COULEURS COMPLÉMENTAIRES

J'ai pensé que l'approche du problème ne me serait pas plus facilitée par les théories de Kozyrev sur le temps orienté, que par celles de Lupasco sur les antagonismes, toutes ces théories ne m'étant pas suffisamment familières et qu'en conséquence, le meilleur abord serait, pour moi, la théorie des couleurs. Aussi ai-je tenté de trouver, de ce côté-là, une solution nouvelle. Le premier obstacle rencontré en ce domaine fut l'évidence d'un conflit entre la théorie des complémentaires de Niels Bohr et la dialectique hégélienne et marxiste.

La notion de « complémentarité » des couleurs avait été parfaitement définie longtemps avant que Bohr n'entreprit ses études. On désignait par le mot « complémentaire » des couleurs contrastées disposées aux deux extrémités opposées d'un diamètre quelconque du cercle spectral. Couleurs qui, mélangées, se neutralisent et donnent toujours un gris semblable, quel que soit le diamètre choisi.

Cette polarisation de couleurs soi-disant « complémentaires » mais que nous jugeons préférable d'appeler *contrastées*, semblait obéir à merveille aux principes de la dialectique hégélienne - thèse, antithèse, synthèse. Utilisant la terminologie de Lupasco, nous nommerons couleurs potentielles ou virtuelles, le bleu, le jaune et le rouge qui sont sur le cercle spectral trois secteurs irréductibles. Ces couleurs s'opposent comme les angles d'un triangle, et non en un double antagonisme polarisé. Le rouge a pour contraire un mélange de jaune et de bleu — soit le vert ; le bleu, un mélange de rouge et de jaune — soit l'orange ; le jaune, un mélange de rouge et de bleu — soit le violet. Ces constatations m'ont permis d'établir que tout mélange se caractérise comme pôle actualisé. Variabilité ou jeu sont les éléments que fait apparaître (en tout cas) le mélange. De cette définition, de cette place faite au jeu par tout mélange, Lupasco n'a su — ou pas voulu — tenir compte dans son système. Il s'est rendu prisonnier d'un antagonisme borné à l'opposition de l'homogène et de hétérogène.

L'Antiquité connaissait déjà le modèle triangulaire des trois constantes invariables. Il apparaît par trois triangles superposés, formant étoile, dans le sceau de Salomon dit « sceau du Bien et du Mal ». Tracer les diagonales qui les relient entre eux, c'est sur le plan de la communication, opérer une réconciliation entre Kant et Hegel. La simultanéité des prises de conscience chez Lupasco, chez Kozyrev et moi-même me paraît être historiquement significative, si l'on tient compte du fait qu'elles s'effectuèrent de manière absolument indépendante ; Lupasco n'ayant eu pour souci qu'un certain besoin de clarté dans le domaine logico-philosophique ; Kozyrev, le désir de répondre à certaines exigences astro-scientifiques ; et enfin, moi-même, un intérêt purement artistique pour le problème des couleurs - après Goethe et le peintre Runge, le désir de les mieux comprendre.

Lupasco souligne que lumière et « mort » sont synonymes. Or dans une perspective newtonienne, les différentes couleurs composent la lumière : il s'ensuit que le monde des couleurs s'étale au-delà de cette limite que constitue la « mort ». Goethe récuse sur ce point particulier tout intérêt à la théorie newtonienne en affirmant que la division de la lumière en couleurs est un procédé inverse — de matérialisation - une tendance vers la « vie ». Il m'a paru

que l'ignorance et le mépris dans lequel les savants tenaient les assertions pourtant impressionnantes de Goethe nécessitaient et rendaient possible l'élaboration d'une troisième théorie de la lumière, et qui soit complémentaire aux deux autres. Le schéma que j'ai cru devoir proposer ici — la Triolectique — est né de cet examen critique de l'interprétation de Copenhague, que j'avais intitulé « l'interprétation de Silkeborg ». La sitologie, dont ce schéma n'est qu'une partie, reprend le concept d'*analysis situs* (Poincaré) mais évite de donner trop d'importance à la notion de limite positionnelle telle que celle-ci est formulée dans la topologie. Nous jugeons en effet, avec Gaston Bachelard, que, dans le concept de la situation, l'événement et le temps doivent être impliqués.

LES SCHÉMAS TRIOLECTIQUES

Le futur étant le but, et le présent l'instrument ou le moyen, le passé représente le résultat. La triple possibilité de fusion qu'impose l'établissement des trois antagonismes se présente ainsi : Téléologisme. Le but justifie les moyens (fusion présent-futur). Expérimentalisme. Ce n'est ni avant, ni pendant l'acte qu'une justification peut s'effectuer, mais au moment seulement où le résultat est là. Le résultat justifie les moyens employés (fusion passé-présent). Moralisme. Le but se confond avec le résultat et la justification s'oppose à l'un et à l'autre ; la justification se justifie d'elle-même, car elle est moyen instrumental (fusion passé-futur). Il faut pouvoir choisir entre ces trois dialectiques. On ne peut les confondre. Chacune possède sa logique propre.

Les concepts formés à partir de trois éléments en ordre statique risquent de demeurer entachés de mystère et de n'être pas suffisamment clairs pour l'esprit ; ils nécessitent une étude plus approfondie des conditions mêmes de leur formation.

À cette formation correspondent toujours deux sur trois des éléments donnés — lesquels mettent en opposition les concepts antagonistes. Pour être bien comprise, et bien exécutée, cette opération mentale impose que l'on se rende tout à fait compte que l'ensemble de nos concepts est affecté par un dynamisme propre à la vie.

C'est pourquoi une ébauche (même rudimentaire) des données les plus élémentaires de cette formation de concepts nous est apparue nécessaire. Nous avons entrepris ici ce travail sur les conclusions duquel nous nous faisons toutefois un devoir de formuler les plus expresses réserves. Nous avons donc réuni par groupe de trois, des mots qui nous semblent être les éléments basiques de cette formation de concepts triples. La liste que nous donnons ci-

dessous ne prétend pas être exhaustive ; cependant, à la faveur de cette classification en système, il devient peut-être possible pour chacun de prendre conscience des antagonismes en lesquels nous inscrivons de manière élective et symbolique notre conduite. Évidemment, nous sommes tant accoutumés à entendre et à comprendre ces mots dans nombre d'acceptions autres que celles qui relèvent du seul dynamisme de la vie, qu'il sera certainement déconcertant de les retrouver ici en leur idéale pureté statique. Nous les avons classés en trois groupes qui correspondent préférentiellement aux formes d'activités de structuration latines, germaniques et byzantines.

Un savant suédois a montré qu'en optique, le phénomène de la transformation des couleurs triples contrastées était lié au tissu Gila et que leur juxtaposition se fait dans ce tissu. L'étude du phénomène est malaisée du fait que manquent de suffisantes informations psychophysologiques. De plus grandes connaissances permettront une meilleure approche des maladies mentales. La théorie de Lupasco a le très grand mérite d'avoir mis en valeur l'identité existant entre le concept physique de potentialité et le concept éthique de virtualité. Le sacré et le tabou sont des mots-concepts en lesquels apparaissent particulièrement fortes l'ambivalence de l'éthique et de la théologie d'une part et la puissance du Mana épanouissant d'autre part. Entre le sacré (virtualisé) et le divin (actualisé), nous avons établi l'existence d'un certain antagonisme - antagonisme qui restitue le mot *Divin* à son contenu originel ; jeu-variation.

L'histoire de toute chrétienté n'est, après tout, que celle de sa division en antagonismes complémentaires, que celle des schismes successifs de l'église. Lesquels ont finalement fait apparaître trois domaines distincts, soit : l'église gréco-byzantine : jeu présent-futur ; l'église catholico-romaine : passé-futur ; le protestantisme nordique : passé-présent. Nous avons là trois concepts complémentaires du sacré : premièrement, le concept du passé - que j'appellerai « *de la production* », car dans la société industrielle s'équivalent production et reproduction ; deuxièmement, le concept du présent qui est « *administration* » ; et enfin, troisièmement, « *la consommation* » qui correspond au futur sacré des protestants. Quoi qu'il nous en coûte et quelque malaise qu'il nous en vienne, nous devons garder présents à l'esprit ces types de concepts si redoutablement contradictoires, puisque nés de processus mentaux radicalement différents. Nous ne devons pas nous laisser aller à la dangereuse facilité de croire possible — avec Raymond Aron — d'harmoniser un système de hiérarchie des valeurs (tel le sien) avec le monde du libre jeu de Max Weber. Refusons-nous à ce qui serait une fallacieuse illusion. Et ne nous cachons pas qu'il y a là une obligation de choix pour qui souhaite éviter que ne vole en éclats, un jour, une cohésion bâtie sur des malentendus et des fausses enten-

tes. Spectacle dont j'espère ardemment ne pas être le témoin attristé...

Pour prendre toute la dimension du drame qui se joue actuellement dans les consciences, il n'est que d'entendre Stéphane Lupasco affirmer sans hésitations : « Toute la psychiatrie doit être révisée ». Déclaration en regard de laquelle nous inscrivons aussitôt avec optimisme notre système trioelectique éminemment susceptible, selon nous, d'apporter quelque éclaircissement sur le fonctionnement du psychisme profond, et de rendre compte rationnellement de la nature des grandes maladies mentales jusqu'à présent incurables.

Ce n'est pas notre avis (à l'opposé de Lupasco qui semble cultiver la schizophrénie) que le développement doit se faire du concret vers l'abstrait. Actuellement tournés de manière presque exclusive vers l'art populaire, les arts plastiques manifestent au moins par cet élan même une santé qu'il serait vain de leur dénier.

Entre autres antagonismes dont se préoccupe Lupasco, il en est un duquel sa pensée se rend particulièrement prisonnière, nous semble-t-il : celui de l'espace et du temps. « La simultanéité de certains événements cérébraux engendre la notion d'espace », nous assure Lupasco. Or, nous savons depuis longtemps - disons depuis Heisenberg — que les notions d'espace et de temps ne sont pas étrangères entre elles, mais qu'au contraire ce sont des notions identiques, le présent étant lui aussi simultanéité. Entre question et réponse s'inscrit un délai, une durée qui est le présent même, le réel étant espace. Que s'allonge le délai entre question et réponse et le présent croîtra d'autant plus — cela aux dépens du passé et du futur. À la limite, nous trouverions un présent absolu, intégral, éternel : « En attendant Godot ».

La fausse et illusoire possibilité d'introduire quelque équilibre en l'antagonisme temps et espace a été dénoncée, avec subtile efficacité, par Kozyrev qui nous a montré quelles sont les différences d'essence entre les composants (le passé, le futur) de la notion de temps.

Le sens du sacré évolue et la notion de divin subit, elle aussi, des métamorphoses. La diversité de ces transformations pourrait faire croire à un progrès en Art, tant nos dispositions affectives ou mentales, en sont quelquefois changées. Soudain nous ne nous reconnaissons plus en telle ou telle parenté spirituelle, en telle ou telle famille intellectuelle. Oui, nous sommes instables : tour à tour également tournés vers les arts anciens ou vers les arts nouveaux. Il n'empêche que c'est l'homme complexe qui cherche ainsi - en nous mêmes - son chemin vers la vie.

Aurai-je quelque peu réussi, sur l'exemple de l'une de ces transformations, à faire apercevoir l'immuabilité de son mécanisme (immuable comme la gamme des couleurs) que ma tentative n'aura pas été tout à fait vaine.

On rapporte facilement et communément au progrès — au progrès industriel — la transformation des conditions matérielles de la vie de l'Homme. Il y a peut-être là une insouciance légèreté que les générations futures - sinon nous-mêmes risquent de payer fort cher. Car ce « progrès » là est étrangement, redoutablement envahissant. Si l'on veut éviter que s'accroisse sans limite son efficacité monstrueusement inhumaine, et que s'étende à l'infini son pouvoir et que l'homme ne devienne la victime apeurée d'un holocauste démentiel, il nous faut demeurer les maîtres des mille circonstances matérielles qui font la trame de notre vie quotidienne. Les maintenir à notre service. Et non passer au leur. Impérieuse alternative où la vie de chacun tantôt s'enlise, tantôt s'épanouit, et de laquelle seul - disons-le - s'affranchit véritablement l'artiste à l'esprit créateur.

En effet, après Blake et Turner qui ont vu dans le rêve le gage et la garantie de toute existence humaine réellement accomplie et l'ont courageusement chargé du poids de leur propre vie, les artistes vraiment créateurs se sont engagés sur ce chemin où l'invention est reine et la vérité mandatrice. Il n'est au pouvoir d'aucune puissance religieuse ou idéologique, spirituelle ou matérielle, de soumettre à sa loi la vitalité d'esprits créateurs. Car de tels esprits témoignent avanttout de leur liberté. Leur force n'est pas de nature instrumentale. Le deviendrait-elle qu'ils cesseraient — en tant qu'esprits - d'exister.

PRINCIPE TRIOLECTIQUE DE LA COMPLÉMENTARITÉ

Lupasco déclare : « En tant que tels — que dynamiques — les éléments antithétiques possèdent la propriété constitutive de la notion même de dynamisme... La logique du contradictoire est une tridialectique, elle engendre trois dialectiques qui se commandent. »

La disjonction : elle est le rouage même de la dialectique : pas de dialectique sans disjonction, et pas de disjonction sans dialectique.

Notre thèse trielectique se présente axiomatiquement de la manière suivante : nous avons démontré précédemment comment et pourquoi ces trois dialectiques sont inévitables. En mettant en regard du dynamisme tridialectique son correspondant de statique complémentaire et trielectique, nous avons fait apparaître les subtils mécanismes qui les régissent.

Chaque disjonction est suivie d'une conjonction et, de même, chaque conjonction est suivie d'une disjonction.

La fusion crée une fission (l'actualisation est le nom donné par Lupasco à cette conjonction ou fusion).

Chaque compromis isole et virtualise l'attitude opposée.

Nous avons choisi d'appeler mise en situation la formation d'un antagonisme ou d'une contradiction.

Les éléments basiques nécessaires à la naissance d'une quelconque situation peuvent s'ordonner de manière à former deux situations également différentes et complémentaires de la première.

BARBARIE NORDIQUE

L'antagonisme de la culture et de la civilisation n'est pas l'une des moins importantes sources de conflit du monde actuel : c'est pourquoi il me paraît nécessaire d'élucider au maximum les mystères enfermés en ces notions.

On peut considérer la culture comme l'actualisation d'un passé-présent (ce qu'on appelle encore « tradition » ou « vane ») et la civilisation comme l'actualisation d'un passé-futur (ce qu'on nomme « historicité » ou « chronologie »). Ces deux systèmes liés par les antagonismes qui leur sont propres et qui ont pour potentiel soit un présent soit un futur, nous paraissent manifester par leur opposition la diversité même du Nord et du Sud européen.

Louis Réau voit dans le vandalisme l'une des modalités d'un phénomène général beaucoup plus important : la barbarie.

En celle-ci, il distingue trois grands groupes : le *teutonisme*, le *gothisme* ou *gothicisme* et le *vandalisme*.

Le premier groupe correspond à la destruction sans scrupule des peuples vaincus ; le second à la production d'une laideur anti- ou contre-classique ; enfin le dernier, comme nous l'avons déjà vu, à la destruction de tous objets de civilisation.

À quelques rares exceptions près, les spécialistes français se sont tenus - avec un soin académique - à cette triple classification. Elle a fait autorité dans le monde entier et, avec elle, la terminologie utilisée. Il s'ensuit que derrière les structures artificielles de l'horrible, on retrouve tous les peuples Scandinaves.

Soupçonne-t-on bien que cette terminologie - apparemment simple constatation des faits - favorise autre chose qu'un besoin de clarté ? Elle permet de maintenir vivante la vieille obsession du Goth, du Vandale, du Teuton...

Il nous semble que la pureté originelle de la Gaule (cette France d'avant les invasions germaniques) soit demeurée aujourd'hui encore, en France même, un objet de nostalgie.

En Scandinavie, un certain reniement partiel de notre passé et notre

opposition aux idées pan-germanistes ont également contribué à la diffusion sournoise du regrettable état d'esprit dénoncé plus haut.

Cesserions-nous - nous-autres Scandinaves - d'être publiquement mis en cause par la terminologie de cette classification, cesserions- nous d'être ainsi mis en accusation et cités comme source originelle de la barbarie, que nous consentirions sans doute à nous taire. Mais puisqu'il me semble que ceci ne doit pas cesser, il nous faut choisir de parler et de nous faire entendre.

Il nous faut répéter que dénoncer de manière permanente la criminalité d'un criminel, c'est sensibiliser dangereusement celui-ci à celle-là. Et, vu notre sujet, c'est risquer de donner l'éveil à de terribles forces dont le contrôle deviendrait vite hypothétique, sinon impossible.

L'Histoire nous apprend qu'en fait, nombre de ceux qui ont stigmatisé les Barbares et les ont cloués au pilori, ont pratiqué eux-mêmes teutonisme et vandalisme. Plus encore, ils en ont tiré gloire, et leur art ou leurs chroniques en attestent surabondamment.

Il est clair que le faible niveau de conscience que cette forfanterie-là manifeste, caractérise justement la barbarie. En effet, l'importance du degré de conscience est devenu le critère, le plus communément adopté, par lequel on différencie le barbare du civilisé.

Quoique imparfaitement intelligibles, les valeurs du monde civilisé apparaissent prestigieuses aux moins civilisés. Elles sont susceptibles de provoquer leur admiration et d'exercer une influence éminente.

Des hommes - à faible degré de civilisation - se trouvent ainsi engagés dans un effort réflexif sur eux-mêmes. Ce faisant, ils découvriront la valeur intellectuelle et morale de cet acte de réflexion ; et ils l'estimeront fondamental. En juger ainsi, c'est précisément accéder à une plus haute conscience. C'est bientôt jouir d'une faculté critique susceptible de s'exercer aux dépens mêmes des maîtres qui l'enseignèrent ; pouvoir, de ceux-ci, dénoncer les limites et, l'ivresse de la découverte aidant, adopter à leur rencontre d'intransigeants principes d'action. Enfin, au nom de ces derniers, vouloir et entreprendre des actions purificatrices telles que « le renouvellement du sang ». On a vu cela...

VRAIE ET FAUSSE COMPLÉMENTARITÉ DE LA CULTURE ET DE LA CIVILISATION

Par ailleurs, la mise en avant de la conscience comme instance civilisatrice ne va pas sans problème : dire qu'un homme se transforme de barbare en civilisé par la conscience, c'est reconnaître implicitement que sont de nature barbare l'inconscient et le subconscient. Or ceux-ci sont le substrat et le noyau

de toute vie humaine. À elle et à eux, est intimement liée cette instinctive mise en valeur de l'homme par lui-même : la culture — non pas somme de connaissances abstraites, mais culture vraie, spontanée et dynamique, en un mot, vivante.

On voit donc que grouper Civilisation et Conscience obscurcit le rapport Civilisation-Culture, et enténébre la dernière nommée de manière diffamante.

Comment l'humanisme, entre Civilisation et Culture, affronte-t-il les obstacles que la barbarie dispose sur son chemin ? Et comment prend-t-il appui sur la civilisation et sur la culture ? C'est ce que nous devons maintenant nous demander.

Alexandre Mongait nous fait connaître la position officielle russe (*L'archéologie en U.R.S.S.*) : culture et civilisation sont synonymes. Position semblable chez les Américains (*The Science of Culture*, Leslie A. White). Et on rencontre la même identification en France et en Italie.

Définissons la civilisation comme un cadre et une structure de caractères utilitaires.

En pays Scandinaves, le Christianisme, la Renaissance et le Développement moderne — facteurs civilisateurs — ont tous également joué leur rôle. Étapes et paliers de civilisation, ils y ont été profondément assimilés. Mais actuellement ils ont cessé d'y occuper le rôle d'agents civilisants. Ils sont devenus éléments de culture.

Disons-le encore : les mêmes éléments qui ont longtemps tiré leur signification de la civilisation sont devenus désormais signes de culture.

Au départ - complexe de décisions plus ou moins heureuses, mais toujours conscientes, la civilisation apparaît désormais, dans mon pays natal, le Danemark, comme naturelle : une évidence hors du champ de conscience. La civilisation s'est transformée en culture.

Que signifie cette mutation de sens ? Perd-t-on en civilisation plus que l'on ne gagne en culture ? Y a-t-il là dégradation et destruction d'un acquis ? Sommes-nous enfin devant un phénomène que l'on doit qualifier de barbare ?

Tout comme on regarde l'existence de l'agriculture antérieure à celle de l'industrie, et l'existence de la campagne à celle de la ville, d'aucuns aiment à considérer l'antériorité existentielle de la culture sur la civilisation : ce sont les Humanistes.

Pour nous, il nous suffit d'avoir observé en pays Scandinave le processus de transformation décrit plus haut, pour affirmer, au contraire, que la civilisation est antérieure à la culture. Ne pas voir ainsi, c'est, croyons-nous,

substituer sournoisement à l'idée d'une barbarie qui serait en deçà de la culture, l'idée d'une autre qui serait au-delà. L'une primaire, l'autre décadente.

L'acquisition de toute nouvelle technique exige un apprentissage — et ce qu'on appelle civilisation (à la limite, culture) en est un.

Apprentissage au cours duquel se révèlent nécessaires des facultés d'attention et de concentration. Impossible d'être alors distrait ou inattentif.

Il en va de même et pour la culture et pour la civilisation. Avec cette seule différence entre elles-deux que la Société met l'accent sur la seconde. La Société en effet nous impose de suivre de manière permanente la transformation des valeurs du monde civilisé — sous peine de paraître asocial ou d'être mis en accusation d'incivisme. Elle se refuse à situer la civilisation et la culture à différents niveaux de la réalité humaine. Ou alors, si elle y consent, elle veut croire possible de les occuper en même temps : c'est l'illusion bourgeoise.

Georges Dumézil souligne et explicite le caractère tripartite de la théologie indo-européenne : Souveraineté-Force-Fécondité.

Il a compulsé tous les documents — récits et légendes — qui retracent la vie originelle des peuples nordiques, les Ases et les Vanes. Il a étudié comment, à travers guerres et paix, s'est opérée l'union entre ces deux peuples, et cela en regard des trois principes dits précédemment.

Mais Georges Dumézil — victime sans doute de sa latinité — commet, à notre avis, une erreur d'appréciation.

Plaçant, en effet, dans un même et unique groupe, les notions de force et de fécondité, il individualise à l'excès la notion de souveraineté. Il perd de vue que la dynamique dialectique propre à l'action a pour base l'union de deux quelconques de ces principes et, pour effet, l'opposition du groupe ainsi formé au troisième principe. Dans le cas présent, l'union qui s'est opérée, entre les Ases — virilset guerriers, mais aussi — et beaucoup plus fondamentalement — prêtres (soit : communauté spirituelle, principe supérieur de transcendance) et les Vanes (agriculteurs, principe de fécondité) est l'union de la Souveraineté et de la Fécondité — union qui s'est opposée à la Force. Il n'y a pas - comme tend à le croire Dumézil - Force et Souveraineté d'un côté et Fécondité de l'autre. Il n'y a pas d'hierarchie : les trois sont sur le même plan.

On retrouve la même erreur de jugement dans la culture est-européenne qui oppose une Souveraineté abstraite, claustrale et isolée, à la Fertilité et à la Force.

Notons que *chez les Germains, Souveraineté et Fécondité sont groupées en*

un ensemble qui laisse à part, disponible et liée à rien, la Force.

Que la diversité des cultures européennes (diversité qui s'est développée surtout à partir de différences de représentations conceptuelles) soit à déplorer, c'est possible. Cependant, il y a lieu de n'exclure aucun élément — et non plus les Germains — de cette variété qui compose l'Europe. Ce qu'a fait Dumézil, lorsqu'au lieu de considérer sur le même plan la Force, la Fécondité et la Souveraineté, il a introduit — à fin d'hierarchie — son échelle de valeurs.

Posons la Force comme une énergie destructrice.

Selon qu'on lie les manifestations à la Souveraineté ou à la Fécondité, elle change de nature. Elle trouvera une disculpation en Morale, un mobile en Sociologie.

C'est le Vandalisme qui, tant dans sa réalité philosophique que dans son existence concrète, demeure le cœur du problème.

Il nous paraît possible d'envisager tout développement culturel comme étant une assimilation progressive d'usages. Donc initialement, surtout scolaire : expérimentation et adaptation. Notons, en passant, qu'à partir du premier Moyen-Âge, toute l'orientation scolastique est d'inspiration nordique.

L'épanouissement, que tend à faire naître le développement susdit ne sera complet que si l'on s'abstient de renier la valeur d'un héritage capital : celui des habitudes, âges, us et coutumes.

Acte de fausse liberté — tout reniement, négation, de ces dernières a fatalement de désastreuses conséquences. Les cultures latines, aujourd'hui détachées de la vie, nous en sont le redoutable avertissement.

L'éthique nordique — et tout également, les principes juridiques qui en sont, sur le plan social, la traduction et l'équivalence — est fondée à la fois, sur la liberté d'essais, épreuves et expérimentations et sur la faculté de jugement. De l'ensemble de ces tentatives et conduites pragmatiques sont tirées conclusions et jugements. Ceux-ci, soumis à la discussion ouverte et à des critères statistiques, permettent de définir un élément de *norme*.

C'est là un parlementarisme qui recoupe les principes du Ting.

Choisir un élément de norme déterminé autrement qu'il est dit précédemment, c'est substituer mathématiquement la variable à la norme. C'est créer le chaos, opter pour une profusion confuse, et c'est encore introduire le pathologique en physiologie.

Mais n'en va-t-il pas ainsi avec l'Art Expérimental ?

Art *Expérimental*, Art *Moderne* ? Peut-on vraiment douter qu'il y ait

là deux réalités différentes, opposables l'une à l'autre ? C'est absolument sûr !

Pour chacun d'eux, la fécondité est règle d'or. Elle fait loi. Tout comme si elle en était devenue une garantie absolue de valeur, et la caution de leur réalité.

D'où multiplicité et prodigalité d'inventions ; lesquelles – hors d'atteinte des critères habituels - échappent à tout jugement de valeur.

Il en résulte chez les spécialistes d'esthétique moderne, aux U.S.A., des maux de tête névrosants et durables.

Cependant la volonté d'accorder la primauté absolue aux méthodes normalisantes - cette option de la mentalité nordique - comporte, elle aussi, des faiblesses. Cette mentalité nordique se rend – en quelque manière - prisonnière de sa volonté.

Elle se met dans l'impossibilité de valoriser l'inattendu, le nouveau, l'extraordinaire. En ceux-ci, elle est obligée de voir une atteinte directe à sa souveraineté. Car chez elle, rappelons-le, la souveraineté est liée, rigoureusement, au passé, à la fidélité au passé. Aussi est-elle *incapable de décider quand « le jamais-vu » est de nature désastreuse, et quand de nature salutaire*. Toute nouveauté lui paraît pathologique. En souffrent évidemment tous les artistes dont l'activité propre dépasse les règles.

Georges Dumézil a fait remarquer justement qu'il n'est guère de thèmes des mythologies scandinaves qui n'aient été repris et pour- suivis par le Moyen-Âge chrétien.

LE MALIN DUPÉ

Entre autres exemples, il cite le thème du « Malin Dupé » :

l'entremise du Diable à la construction d'églises et la ruse dont celui-ci, son travail accompli, est victime. Ainsi le récit de Gylfaginning : sous les apparences d'un maître-artisan, un géant proposa aux Ases et entreprit la construction d'un château - étant entendu que celle-ci s'effectuerait dans le temps d'un hiver, avec l'aide de son seul cheval, et que le salaire de son travail serait, outre le soleil et la lune, la belle Déesse Freyja - ordinaire objet de convoitise des géants.

Le cheval du géant ayant infatigablement apporté, chaque nuit, les pierres nécessaires à cette construction, les Ases décidèrent – trois jours avant l'été - de frustrer l'artisan de son salaire ; ils délèguèrent à cette fin leur dieu Loki qui prit, par subterfuge, la forme d'une jument et détourna le cheval de son labeur.

De dépit, le maître-artisan laissa éclater sa colère - une colère de géant. Les Ases se considérèrent, de ce fait, délivrés de leur engagement, appelèrent leur dieu Thor qui, de son marteau Mjöllnir, brisa le crâne du géant et ainsi l'expédia dans le « Niflhel », « l'enfer des brumes ».

ART ET COUTUMES

Dumézil reproche aux archéologues nordiques de classer les mythes suivant une méthode et un ordre exagérément chronologiques, mais sa classification - à partir de jugements de valeur hiérarchisants - ne me paraît pas beaucoup plus avantageuse. Car, en pays Scandinaves, les différents mythes se surimpressionnent, en différentes couleurs certes, mais en un ensemble où les thèmes centraux réapparaissent de façon permanente.

Il faut savoir que l'assimilation des peuples conquérants *Streitax-völker*, « hache de guerre », est à l'origine du conflit entre Ases et Vanes, et, comme conséquence seconde, l'arrêt, en Scandinavie, de toute la construction en pierre - cela, jusqu'à l'époque Romane, au XI^{ème} siècle.

En créant une centralisation de l'épargne, la localisation matérielle des richesses dans les centres urbains et spécialement dans les églises, a brisé, selon nous, la puissance originelle des agriculteurs.

Produits d'art et de civilisation, les objets enfermés dans les églises et dans les tombes furent soustraits au circuit coutumier de consommation. Il s'est posé un problème, en quelque sorte agraire, de la remise en jeu de ces valeurs. Les graffiti sont l'exemple d'une tentative de résolution. Ils manifestent et expriment une opposition à cette épargne systématisée qui fut, de fait, arrêtée de la production et de la consommation et entrave à la civilisation.

Où et quand doit-on protéger l'oeuvre d'art, et contre qui ?

L'activité civilisatrice, sociale et politique - sous forme de création d'États, d'élaboration de lois, de construction de cités, fut considérée avec horreur par les paysans-guerriers scandinaves, comme un travail de géant — de jaete. Cette affectivité les empêcha d'élaborer une civilisation où la cité aurait joué son rôle.

Ces jaetes furent mal récompensés : devenus chrétiens et catholiques, ils érigèrent une Église de bâtisseurs dont le pouvoir fut si grand qu'elle put longtemps interdire - quand bon lui semblait — l'entrée de Copenhague au roi même du Danemark. Mais ces jaetes furent enfin complètement exclus de la vie sociale nordique.

Il faut connaître l'importance néfaste de l'esprit d'opposition à l'union des Ases et des Vanes et savoir que leurs difficultés furent suscitées

surtout par l'esprit de cité et de civilité.

Le mot « Vane » exprime tout à la fois l'habitude et l'habitation, le culte et le foyer (all. : *gewohnheit-wohnung*). Il désigne donc un élément de stabilité sous deux formes différentes dans le Temps par la tradition et dans l'Espace par le lieu. Tout ce que ce mot manifeste de volonté de permanence, de conservation et de maintien s'oppose catégoriquement au « jeu », au changement de coutumes, à la mode. Cette volonté de permanence et ce souci du stable — forgés au long des siècles dans le plus profond de l'âme nordique — ne peuvent être changés.

Critiquant l'art nordique, Benedetto Croce assure (par pastiche facile de la célèbre sentence de Buffon : « Le style, c'est l'homme ») assure que, le style, ce n'est pas la femme. Fausse subtilité d'un esprit typiquement et farouchement latin, dont nous ne voyons pas du tout qu'elle mette vraiment en question l'art nordique. Laissons de côté Socrate cité par P. M. Möller (« Les garçons seulement s'intéressent au style, l'homme adulte ne s'y intéresse plus ») et retenons seulement que l'affirmation de Croce tend à établir que l'expressionnisme nordique est féminin parce que sa spontanéité est négation de style. Féminité et spontanéité : nous sommes bien là avec Croce en pleine latinité ! La mode, c'est bien la femme, ce n'est pas l'homme.

Insoucieux de style, les artistes nordiques ont créé un Art Expérimental que la formule de Cobra illustre assez bien. À cet art non moins libre que libéré, s'oppose l'Art Moderne. Antagonisme capital. Aussi le titre de l'étude inscrite au programme de Palazzo Grassi, à Venise, par Paolo Marinotti nous paraît indiquer — et de manière centrale — où se situe aujourd'hui, dans l'Art, le cœur du problème.

LES GRAFFITIS NORMANDS

Comment décider de la place qu'occupent dans la chronologie du développement européen les graffitis normands ? Les méthodes analytiques dues à la formation latine nous paraissent pouvoir très bien y aider. Cependant, le problème demeure entier, puisqu'il s'agit avant tout de rendre compte du pouvoir signifiant de ces graffitis et de l'expliquer. La difficulté subsiste de comprendre comment et pourquoi ils nous apparaissent hautement significatifs d'une réalité qui nous concerne tout intimement.

S'attacher à vouloir dater ces graffitis avec une grande précision, c'est, croyons-nous, disperser nos forces, et surtout distraire notre attention de leur haute valeur de signification ; laquelle échappe évidemment à toute tempora-

lité. Ne doutons pas qu'une mise en valeur de ces graffitis, qui serait réellement fonction de leur véritable importance, ne soit critique — et de manière probante — de la structuration traditionnelle de l'Histoire de l'Art. Faire entrer ces graffitis dans l'Histoire de l'Art, peut-être est-ce ajouter à la confusion déjà grande où celle-ci se débat actuellement. Le risque est grand mais nous devons le prendre : il est la chance d'un renouvellement.

La valeur d'une Culture et ses possibilités de progrès dépendent essentiellement de la capacité d'absorption de nouvelles données et d'intégration de ces éléments en séries de structures systématisantes. À la fois obstacles à sa capacité d'absorption et d'intégration, limite de celles-ci, ces éléments tendent à éliminer la structure systématisante elle-même. D'où l'importance des réactions spontanées et des tendances sur-radicalisées engendrées par ces éléments nouveaux. En ce sens, la volonté « d'ultra-modernité » de certains réactionnaires va au-delà des possibilités réelles de l'évolution. Non moins dangereux nous apparaît l'optimisme utopique de certains progressistes aux yeux de qui nulle frontière n'a d'existence. Et c'est souvent en toute bonne foi que nombre de ceux-ci, engagés dans une zone de culture antagoniste et contraire, apportent avec le soutien de leur progressisme une caution morale à l'adversaire lui-même.

Les éditions E. Einaudi - progressistes entre toutes les éditions italiennes — viennent de publier un remarquable ouvrage, déjà considéré comme classique, de Gabriel Pepe : « Il Medio Evo Barbarico d'Italia ».

Avec une partialité naïve, l'auteur y expose que les cultures germaniques et latines sont respectivement issues de concepts : négatifs pour les premières, positifs et idéaux pour les secondes. Devrions-nous prendre au sérieux cette spécification élémentaire (à laquelle participe également une critique d'art comme Pierre Restany) et nous scandaliser de sa désinvolture, qu'il ne nous resterait guère — à nous autres Scandinaves — qu'à détruire tout ce qui chez nous témoigne d'un libre progrès ou bien encore, à décider qu'aucun *mea culpa* ne nous incombe et, dans un tout autre état d'esprit, partir délibérément en guerre. Détermination et initiative auxquelles les Scandinaves se sont jusqu'à présent refusés, parce qu'ils considèrent du devoir de toute culture, société, homme ou nation, de garder pour soi ses propres antagonismes et d'éviter d'en projeter les distorsions troublantes sur quiconque. Si les Latins faisaient l'effort d'arriver à une conscience plus précise des limites du pouvoir de leurs principes et de celles de leurs vérités, tous en seraient avantagés, et personnellement nous aurions la joie secrète d'y avoir quelque peu contribué : une immense fierté... et sans doute davantage à cœur à approfondir fructueusement la vertu réelle de ces principes et vérités.

Le livre et la Littérature, véhicule et moyen de communication, transportent et transmettent tout autant la bêtise que l'intelligence, l'ignominie que la grandeur, le mensonge que la vérité. En dehors de toute idée de valeur, ils sont l'usage même de la liberté humaine. Examinées dans une perspective critique soucieuse d'englober et d'assimiler les phénomènes bouleversants de notre époque (le fondamental problème des antagonismes soulevés par Lupasco), les positions prises par Pepe dans « L'Histoire des Barbares en Italie », ou encore par Christopher Dawson et par Edouard Salin, nous semblent non seulement inopérantes, naïves et douteuses, mais encore et surtout dépassées et d'une désuétude qui n'appartient même pas au folklore de l'esprit ou au catalogue de ses trouvailles amusantes.

Sans doute, la probabilité que des esprits de bords différents nourrissent un besoin de compréhension réciproque est-elle mince. Plus infime encore, la probabilité qu'un tel courant de compréhension s'épanouisse entre eux avant que ne les gagnent, les uns vis-à-vis des autres, une hostilité aveugle et une intransigeance impitoyable. Ces probabilités qu'un examen rationnel et scrupuleux révèlent légères, sont cependant sans prix pour notre cœur, elles sont l'un des points où notre irréductible espoir veut faire échec à la fatalité.

Encore que je ne pense pas que les méthodes des Scandinaves soient susceptibles d'éveiller l'intérêt en France et d'y rencontrer une grande audience, j'ai cependant choisi et décidé de leur permettre de faire valoir leur tentative d'interprétation des graffitis normands.

M. K.E. Lögstrup, professeur de philosophie à l'Université d'Aarhus, écrit dans « Kunst og Etik » : « Jusqu'à maintenant, les positions des problèmes philosophiques n'ont jamais été dans l'Histoire aussi éloignées, aussi complètement indifférentes les unes aux autres, ainsi qu'aujourd'hui entre la philosophie dans le monde anglo-saxon (la Scandinavie incluse) et la philosophie du continent ».

Ce navrant état de choses décrit par le professeur Lögstrup m'a causé une profonde inquiétude qui est allée croissante depuis la fin de la guerre, et m'a tant désespéré que c'est avec un vrai soulagement et une réelle joie que j'ai vu enfin la France refuser de s'engager dans une Europe unie et sauvegarder ainsi, pour le bien de tous, les valeurs propres au « continent ». Il est évident que la grande diversité d'opinions entre les esprits nordiques et les esprits latins — spécialement français - est obligée de superbement se manifester et apparaître dans un problème aussi singulier que celui des graffitis normands. Ces positions françaises sur ce problème sont représentées de manière moins importante que je ne l'ai souhaité. Cependant, je crois que l'attitude de M. de Bouard, de l'Université de Caen, étant donnée la grande clarté de son exposé,

permettra au lecteur de se faire une idée des différences d'optique que présentent entre elles les interprétations françaises et nordiques. Ces pensées complémentaires pourraient s'entraider sur maintes questions, car une certaine ivresse narcissique et orgueilleuse de la pensée philosophique nordique équilibre à merveille certains égarements tristement cartésiens de la pensée philosophique française. C'est là un exemple supplémentaire des services que peut rendre l'idée d'une complémentarité voulue et acceptée.

Dans « L'Avant-garde Culturelle Parisienne depuis 1945 » (Éditions Guy Le Prat), Robert Estivals doute de l'intérêt de cette notion de complémentarité en des propos bien formulés et apparemment logiques : « Le sentiment de sincérité, d'amour du vrai, en art comme en sciences, s'introduit dans le dualisme général de la conscience humaine, sujet-objet, et s'applique à l'un ou à l'autre de ces éléments. Car il semble qu'il y ait exclusivité à un moment donné. C'est ou la sincérité vis-à-vis du Moi ou vis-à-vis de l'Objet, de l'Oeuvre. Tout paraît même se passer comme si la sincérité pour l'un entraînait une artificialisation totale ou partielle, selon le cas, de l'autre. » Au lieu de tenter de prendre réellement parti à l'intérieur même du dualisme que les propos ci-dessus font ressortir, nous croyons devoir préférer une autre liberté : celle du choix en fonction de l'opportunité offerte par l'une ou l'autre de ces deux positions. L'événement auquel nous avons à faire face ayant seul pour nous force de loi, nous nous refusons à être le prisonnier d'aucun antagonisme.

Il serait exagéré de prétendre que nous sommes arrivés excessivement loin dans l'interprétation des signes reproduits dans cet ouvrage. Une chose est cependant certaine : à rencontre de ce que pense Glob, ces signes ne sont pas antérieurs à l'érection des pierres d'églises sur lesquelles ils ont été gravés, les pierres ayant été taillées en fonction de leur place.

De même, dans la plupart des cas, il est exclu que ces graffitis soient des notes ou croquis de tâcherons ou de constructeurs, car ils datent de différentes époques et ont été à plusieurs reprises redessinés.

Notre intention est de faire paraître dans un prochain volume les nombreux dessins laissés par les constructeurs des églises norvégiennes en bois (la collection de ces dessins a été réunie par le docteur Blindheim au Musée de l'Université d'Oslo). Ces signes de constructeurs gravés sur bois sont très différents de ceux laissés par la population indigène normande. Seuls les signes norvégiens gravés par la population indigène, tels ceux de Nidaras à Trondhjem, présentent des ressemblances avec leurs homologues normands.

Toujours en ce qui concerne l'origine des signes normands, nous ne croyons pas devoir retenir l'hypothèse selon laquelle ils auraient été exécutés

par des gens de passage, des Tziganes ou des soldats.

En définitive, nous retenons seulement l'hypothèse selon laquelle les indigènes en sont les seuls auteurs. On peut s'interroger sur le dessein que poursuivirent leurs auteurs. L'étude des liens que ces signes présentent avec les saints locaux n'en donne que partiellement idée. Les écrits de P. Saintyves constituent bien une pièce fondamentale du dossier. Par ailleurs, la théorie de l'ex-voto s'avère une très insuffisante réponse au problème. Tous examens achevés, nous avons une propension à penser que les mobiles de ces graveurs sont de deux sortes. En effet, ces signes nous paraissent avoir deux ordres de signification différents : premièrement, ce sont des éléments de conjuration, d'invocation, d'appel, etc., qui se rapportent à des événements exceptionnels qui ne concernent pas la vie quotidienne (fléaux naturels, par exemple) ; deuxièmement, ils racontent la trame des jours quotidiens et ils sont destinés à la protéger et l'enrichir et ils ne concernent qu'un développement régulier et cyclique. Il est incontestable que cette dernière sorte de magie renvoie de manière caractéristique à la vie agraire.

Après Olaus Magnus, j'ai essayé d'attirer l'attention sur l'importance qu'a eue l'expression de la vie agraire dans mon livre : « Les cornes d'or et la Roue de la Fortune » (plus particulièrement dans le chapitre « Le bâton de Rune et le calendrier de travail »). Il y a dans les pays latins, un certain manque d'intérêt pour la révolution agraire « la plus profonde qui ait jamais affectée l'humanité » (« Les civilisations néolithiques de la France », de G. Bailloud et Migue de Boofzheim) et pour les concepts relevant de l'art, absence d'intérêt qui nous paraît peu compatible avec cette certaine notion de l'idéalité de la civilisation qui y est professée. De tous les problèmes que soulèvent les graffiti normands, le plus important peut se formuler en cette interrogation : ces graffiti ont-ils, en tant qu'oeuvres-objets, plus d'importance que les actes qui leur donnèrent naissance ? Et si oui, leur valeur est-elle l'oeuvre d'art en soi ou bien le symbole ? Il semble que la superposition des images trouvées permette d'exclure qu'elles aient été accomplies avec le souci de faire un objet d'art dans le sens classique de cette notion. Étant donné le goût qu'ont les esprits nordiques pour les interprétations polyvalentes, nous préférons nous abstenir de tout essai ou tentative de recherche d'un symbolisme plus complexe, entreprise qui risquerait fort d'être vaine et hasardeuse. Des images connues, comme celles en forme de « husdrapa », donnent lieu à d'innombrables interprétations aussi poétiques que fantaisistes. Sous forme de « titoli », elles déchaînent en Italie une avalanche de commentaires. Reste donc à expliciter, en ce qui concerne ces graffiti, comment ils s'apparentent par les mobiles de leurs auteurs à ce que les Américains ont prétendu réaliser par leur

« action painting » : l'importance étant donnée au geste et à l'exécution. Cette création de graffiti, souvent due à une répétition régulière de gestes identiques, indique qu'il s'agit bien là d'un rituel. Au contraire de ce qui se passe en Scandinavie et en Angleterre où ce rituel est de nature religieuse (comme l'attestent nombre d'images sur les murs des édifices religieux, et particulièrement l'une d'entre elles représentant un Evêque en train de graver un tel signe), la tradition des signes normands s'est perpétuée dans le secret et elle est païenne. Il s'en faut de beaucoup que les études du Dr. Blindheim et les nôtres dissipent totalement le mystère des signes normands. L'étude plus approfondie de ces rapports nécessiterait des recherches tant en Europe qu'en Afrique du Nord, aussi invitons-nous ceux-là qui sont intéressés par ces questions à nous communiquer toutes les informations en leur possession et aussi bien à participer à notre recherche. Les interprétations de Glob et de Giessing ont suscité chez les Latins une opposition dont il est malheureusement difficile de penser qu'elle pourra être réduite. Je me félicite cependant d'avoir présenté les textes de Glob et de Giessing — l'irréductible espoir qui nous porte à nier et à tenir pour nuls des pronostics trop savamment et trop rationnellement établis ayant souvent raison. Aussi ai-je un peu cette même bonne conscience qu'avait Heine s'adressant aux Français : « Je n'ai que de bonnes intentions pour vous, aussi vous dirais-je d'amères vérités. Vous avez plus à craindre d'une Allemagne délivrée que de toute la Sainte Alliance, y compris les Croates et les Cosaques. D'abord, on ne vous aime pas en Allemagne, ce qui est presque incompréhensible, car vous êtes bien aimables... Ce qu'on vous reproche au juste, je n'ai jamais pu le savoir. Un jour, dans une taverne, à Göttingue, un jeune teutomane déclara qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de Hofenstaufen, que vous avez décapité à Naples en 1268. Vous avez certainement oublié cela depuis longtemps ; mais nous, nous n'oublions rien. Vous voyez que lorsque nous aurons envie d'en découdre avec vous, nous ne manquerons pas de bonnes raisons. » Les Scandinaves, au contraire des Allemands, n'ont pas de compte à régler avec la réalité française ; aussi se pose-t-elle à eux d'autre manière. Précisément, notre amour de la France et des Français se nourrit, s'enrichit, s'épanouit de qualités profondément différentes des nôtres, et vos défauts, différant également, vous sont comptés pour rien. En sorte que pour un Scandinave, être à Paris, c'est vivre avec un certain sentiment de libération, c'est ne plus sentir le poids de nos traditionnelles chaînes. À ceux qui rêvent d'une Europe nouvelle bâtie à l'image du Saint Empire Romain, nous devons rappeler une autre version européenne dont l'Histoire a entériné l'importance : l'Europe médiévale. Il est certain que l'avenir de l'Europe est inscrit dans une plus grande communication des

esprits, et que la seule conquête matérielle de ces moyens est insuffisante. L'ignorance réciproque n'est même plus un crime : seulement une erreur. La fausse personnalisation des responsabilités engage en définitive la responsabilité de chacun de nous pour raison d'anonymat. La critique française atteint vite ses limites : elle est constamment renvoyée à sa faiblesse par son incapacité de déborder le cadre exigü du présent — critique quasiment instantanée et sans mémoire. Au contraire, l'esprit nordique ne procède jamais à aucun examen critique sans remonter très loin dans le passé pour y chercher des éléments d'information ; aussi la critique est-elle, dans le Nord, très lourde de conséquences : une véritable mise en accusation. La critique française trouve toujours volontairement ses bornes, la critique nordique jamais. Nous pensons aujourd'hui qu'il y aurait grand avantage à accorder entre elles ces diverses méthodes critiques et à s'accoutumer à leur utilisation simultanée.

PRODUCTION, CONSOMMATION, ADMINISTRATION

Consommer, c'est se produire. Le plus important d'entre les antagonismes propres aux structures économiques semble apparaître à propos du problème de la causalité dans les rapports de la production et de la consommation : crée-t-on pour consommer ou consomme-t-on pour créer ? Laquelle de ces deux activités est fonction de l'autre ? Et ce mystère éclairci, connaîtra-t-on davantage l'instance qui se cache derrière le pouvoir administratif, et encore de qui relève celle-ci ? Nous avons déjà indiqué que les événements de la réalité économique s'ordonnaient en séries très différentes selon les zones de culture européenne (au nombre de trois) où ces événements surviennent. Pour les esprits nordiques, l'importance même du lien qu'ils établissent entre le passé et le présent les distrait de tout événement ou manifestation qui soit pure actualité. Voudraient-ils, par exception, concentrer leur attention sur un tel événement qu'ils ne pourraient s'empêcher de tirer vers cet événement tout ce qui leur paraît en participer dans le passé — étant entendu que le passé le plus lointain sera lui aussi sommé de fournir des informations. Par tradition on voit la destruction et la mort, la fin, comme passage vers le passé. La difficulté contenue dans cette altitude, c'est que l'on ne peut affirmer que chaque processus complet, en quelque matière que ce soit, se présente toujours comme une destruction des conditions données. De plus, il peut y avoir destruction sans profit pour la créativité supérieure. Le droit de destruction est ainsi le signe de supériorité. En refusant aux peuples de la grande migration la justification de leurs destructions, on reste attaché à l'ancienne

structure de hiérarchie de l'empire romain, un système déjà en pleine faillite.

DESTRUCTION- CONSOMMATION

Vue de l'extérieur, chaque consommation se présente sous l'aspect d'une destruction. Dans l'économie contemporaine, l'instabilité de l'équilibre production-consommation est seulement apparente. C'est là une notion fautive qui à la fois masque l'importance et le volume de la production et de la consommation.

En réalité, l'augmentation considérable des moyens de la première d'une part, et les besoins de la seconde d'autre part, tend à créer, entre elles deux, une correspondance et une équivalence absolues. On s'achemine vers le parfait. Parmi les données à partir desquelles la production « pense ses produits » se trouve la conviction que la consommation est essentiellement de nature destructive. Nulle création d'objets ne s'entreprind sans adjonction d'éléments qui en précipiteront la consommation. Facteurs de destruction, ils en accélèrent la disparition. Désormais la vie du produit fabriqué est d'emblée, volontairement, raccourcie. Celui-ci n'est plus durable mais éphémère. Sa consommation n'est plus différée mais immédiate. Le solide et le stable ont cessé d'être souhaités et les Américains ont même créé une expression qui désigne ces produits garantis sans durée. En regard de cette situation, il nous semble que le vandalisme soit simplement une consommation comme une autre. Parallèlement, certains économistes considèrent la guerre et l'économie de guerre comme une consommation gigantesque. Des essayistes et des philosophes assurent que la production fait naître nécessairement, à plus ou moins long terme, une économie de guerre.

APPLICATION SITUGRAPHIQUE EN EUROPE

Seule l'analyse trielectique peut dissiper la confusion créée par des effets ignorés jusqu'à maintenant. D'où l'importance des moyens de dépistage des complémentarités fondamentales. Comment les détecter ? Nous tiendrons comme une preuve irréfutable de l'existence de la complémentarité de deux cultures le fait qu'en l'une d'elle la Réaction utilise — à dessein de freiner le progrès — les idées progressives de l'autre. D'une telle situation nous sommes aujourd'hui, en Europe, les témoins. Il n'est que de regarder au nord, au sud, à l'est.

Géographiquement, l'implantation géométrique des capitales des pays latins reflète une composition médiane, symétrique et centrale. Tous les

chemins mènent à Rome. Ou à Paris. Ou à Brasilia.

Stockholm, Oslo, Copenhague, Londres, New York : autant de villes-frontières réellement tournées vers l'inconnu, et ouvertes à l'étranger.

Comme la Vienne d'avant-guerre, Berlin portait les traces du caractère du vieil Empire romano-chrétien qu'inventa Charlemagne. Cela a été une constante de la politique américaine d'après-guerre que d'exploiter en Berlin son caractère de ville-frontière. L'entente avec la Russie va évidemment déplacer ce jeu vers Jérusalem — ville-frontière de la « nation chrétienne ». Le conflit entre Abélard et Bernard est de nouveau d'actualité, mais cette fois, les réponses sont connues d'avance. La fascination n'y est plus, sauf pour les imbéciles.

À la base de tout système, ou organisation sociale, on trouve toujours trois éléments complémentaires : production, administration et consommation. Les systèmes latin, germanique et russo-byzantin se différencient par leurs modalités d'application de ces éléments. Le système latin nous semble caractérisé : primo, par la virtualisation de l'administration et secundo, par l'actualisation de l'unité variable production-consommation ; le germanique, par la virtualisation de la consommation d'une part, et d'autre part, par l'actualisation d'une fusion entre production et administration ; enfin, le système russo-byzantin basé sur une virtualisation de la production et la fusion actualisée administration-consommation.

Nous avons constaté précédemment l'existence d'un parallélisme qui apparente la consommation à une destruction. Chez les Germains — et chez eux uniquement — la volonté de pureté imprègne et anime l'acte de consommer à un tel point qu'elle fait de leur système de consommation un système unique. Par contre, les principes latins de la consommation permettent, autorisent et favorisent une liberté de jeu, et cela sans plus restreindre dans la production cette même liberté de jeu. Mais dans le cadre latin, la liberté de consommation — ou de destruction — ne devient jamais totale et demeure toujours en deçà du « point barbare » des Nordiques.

Ces différents systèmes qui sont responsables de « mises en situation » différentes ont amené le mouvement situationniste à reconnaître et à admettre la diversité de ces méthodes. C'est parce que ce mouvement a consenti à examiner de façon critique les natures différentes de ces méthodes qu'il a pu maintenir son homogénéité. Dans les premières années d'après-guerre, l'opposition au concept classique d'art s'est manifesté de deux façons : certains se sont déclarés favorables à la création d'une nouvelle sorte d'art qui eut représenté une dimension opposée à l'art classique ; d'autres décidèrent plus radicalement encore de nier dans tout domaine la valeur de l'art par une attitude

anti-artistique. Dans la culture latine, l'opposition à l'art et sa mise à l'écart n'a certes jamais été totale — cette opposition étant avant tout rhétorique. Mais il faut souligner que cette opposition à base de rhétorique, et qui écarte donc toute attitude personnellement vécue et toute sincérité, est de nature terriblement plus radicale que ne le sont toutes les autres oppositions. Ainsi on a pu voir, à Paris, la tendance moderne amener une situation qui tend au vide — ceci dans le dessein avoué de retirer toute liberté et tout épanouissement possibles à l'art, et dans le projet secret de transformer ce dernier en moyen, en instrument. Cette crise de l'art que nous vivons aujourd'hui trouve sa plus extrême illustration dans le conflit de l'I.S. Ce mouvement, profondément représentatif de l'attitude existentielle nordique sur le plan artistique, gagnerait en originalité et en autorité si étaient mieux connues les pensées des différents esprits qui, à titres divers — philosophes, poètes ou penseurs — relèvent de l'existentialisme, et si le public savait mieux comment ces différentes pensées s'articulent entre elles. Ainsi, derrière Kierkegaard se cache Poul Martin Møller, un peu comme on trouve le génie de Socrate derrière le système de Platon. Disons en passant qu'il n'y a pas lieu de croire que Socrate — à l'origine sculpteur — aurait consenti à cette exclusion des arts libres professée ensuite par Platon. Sartre a commis l'erreur grossière de considérer le système scolastique de Kierkegaard comme étant un humanisme. Peu avant sa mort, Poul Martin Møller écrivit un poème intitulé « L'artiste entre les révoltés ». Ce poème raconte comment, en 1830, à Paris, un groupe de révoltés s'introduisit dans l'atelier d'un artiste dans le but de détruire son travail et comment l'artiste attaqué réagit vigoureusement par une violente contre-attaque. Je dois avoir été profondément impressionné par ce poème qui fit classer son auteur comme « politiquement réactionnaire ». Poème remarquable par sa grande beauté, il l'est également par son caractère politique : un demi-siècle après l'affrontement imaginaire qui en est le sujet, un conflit semblable, mais réel cette fois, éclate au sein de la Commune de Paris. Prophétiquement encore, ce poème semble avoir mis en évidence des contradictions qui aujourd'hui sont devenues celles, internes, de l'I.S. du fait de la mise en question de l'unité de ce mouvement par Debord, et tous ses partisans. L'anecdote des incendiaires venus pour détruire Notre-Dame, aux derniers jours de la Commune et s'y heurtant à un bataillon d'artistes armés « constitue un bon exemple de démocratie directe », et nous permet de bien saisir, sur un point précis, l'ambivalence de toute protection a priori conservatrice : contre ces hommes qui voulaient accéder à l'expression en traduisant par une manifestation destructive leur défi total à une société d'opresseurs, l'ensemble unanime des artistes avait-il raison de défendre Notre-Dame au nom de valeurs esthétiques perma-

nelles ? Et, finalement, au nom de l'esprit des Musées ? Politiquement partisans de la Commune « ces artistes agissant en spécialistes se sont trouvés en conflit avec une manifestation extrémiste de la lutte contre l'aliénation » (Debord, *Aux poubelles de l'histoire*).

Que se passe-t-il lorsqu'à l'issue d'un combat disparaît l'un des protagonistes ? Et particulièrement lorsque se trouve anéanti celui-là des trois éléments qui faisait seul face à un groupe de deux autres ? Entre les deux parties dont l'union contre l'adversaire commun formait précédemment un antagonisme actualisé, se produit aussitôt un schisme. La dépoliarisation polarise les anciens alliés. Une lutte s'engage pour la possession des biens désormais disponibles du disparu. L'appropriation de ces biens déclenche chez leur futur possesseur un processus d'identification avec l'ancien adversaire ; soit donc une union nouvelle qui représente une possibilité d'actualisation. Toute guerre et tout état de combat visent à anéantir un adversaire au fond moins réel que virtualisé ; en sorte que la disparition de celui-ci actualise en quelque sorte sa réalité, au point qu'au terme d'un combat, on a quelquefois l'impression paradoxale que c'est le perdant qui est le vainqueur. Il est évidemment clair que sans la volonté de chacun des deux protagonistes de se rendre propriétaire des biens du disparu, nul combat n'aurait lieu entre eux.

Il est certain que Debord dévoile sa mentalité et sa formation politico-latine en considérant les artistes comme de purs spécialistes et finalement, comme de simples moyens instrumentaux ¹. L'Histoire montre que les artistes ont constamment lutté contre l'apriorisme de cette identification ; leur participation à tous les grands courants révolutionnaires en fait foi, et cette attitude utilitaire envers l'art a toujours été considérée par eux comme une forme d'oppression et une atteinte à leur liberté. Cette oppression fut adoptée, officialisée et légalisée en 787 par le Concile de Nicée.

En approuvant l'action des incendiaires contre les artistes armés ², Debord a glissé dans la trappe qu'avait préparée Estivals. Depuis des années, celui-ci ne se lasse pas de répéter que l'affinité qui nous lie, Debord et moi, est « un pur truc pratique sans fondement d'idées communes ».

1. Il est vrai qu'il est contre cette spécialisation. Mais n'en fait-il pas trop vite, justement, une caractéristique obligée de tout art, pour liquider ainsi totalement le problème de l'art ?

2. Bien que la dixième des thèses situationnistes sur la Commune de Paris — celles-là mêmes qui ont été pillées par le professeur Henri Lefebvre, de l'Université de Strasbourg, dans son récent ouvrage — se borne à signaler un problème qu'elle laisse ouvert, sur la légitimité de certaines actions antagonistes, dans le cadre d'une démocratie directe de la population armée, il n'est pas abusif de remarquer que la sympathie des rédacteurs va nettement aux incendiaires de Notre-Dame.

Malheureusement, Debord, par l'assentiment qu'il donne au vandalisme incendiaire, en ce cas précis où s'opposent un socialisme et une barbarie, se trouve bien du côté des barbares. Car — demandons-le nous — par quels moyens ces artistes-là envisageaient-ils de détruire les incendiaires ? Tout simplement par le recours à des actes teutoniques...

Vouloir juger, dans une société où la réalité militaire est toute-puissante, du plus ou du moins de barbarie des conduites et des comportements, est un projet vain et voué à l'échec. L'acceptation du vandalisme entraîne, ipso facto, le consentement au teutonisme. Que Debord — engagé comme il l'est maintenant — puisse revenir aux positions conventionnelles et convenues qui sont, en fait, celles de l'avant-garde parisienne, ne nous paraît ni souhaitable ni possible.

Le concept de situation — ce concept à tout faire de la pensée existentialiste, ce faux sésame d'une philosophie dépassée et bâtarde — n'a pas mené J.-P. Sartre bien loin. La vitalité du situationnisme nous fait paraître moribond cet existentialisme franco-allemand qui s'appuie confortablement sur un ensemble de propositions anciennes — précisément sur l'existentialisme danois du siècle dernier. Insoucieux donc de dépassement, ce chirurgien français de l'existentialisme n'a pas emprisonné Debord. Cependant l'on devient les témoins amusés de ce paradoxal spectacle : d'un côté Sartre, qui s'est d'abord soucié d'écrire pour les générations à venir, a été acculé peu à peu au contemporain et noyé dans une actualité surabondante ; d'un autre côté Debord, intéressé seulement par l'actualité, se trouve condamné à édifier un lointain futur, et ceci en regard d'une gloire posthume qui, en fait, l'indiffère...

L'esprit et le caractère latin s'accommodent aisément — naturellement — du « vivre le présent » existentialiste. L'instant pur est pour eux une banalité évidente, une réalité immédiate alors que pour la pensée et le tempérament nordiques — disons pour Kierkegaard — le pur instant est un rêve fou et un espoir vain.

La crainte que l'activité de Cobra ne débouchât sur un nordisme unilatéral m'a fait rechercher la collaboration d'un homme dont je pensais qu'il pouvait être le successeur idéal d'André Breton en tant que fertile promoteur d'idées nouvelles. J'ai nommé Debord, et rien depuis ne m'a fait changer d'avis à son sujet.

ÉTAT-FAMILLE–NATION

Dans son étude sur l'origine de la famille, Friedrich Engels approfondit la pensée marxiste sur les facteurs de progrès humain. Ce « progrès » lui paraît passer par trois phases : le stade sauvage — qui est celui de la consom-

mation pure et correspond à la non-productivité des chasseurs ; le stade barbare — caractérisé par une production tournée vers la consommation ; le stade civilisé — lequel produisant pour produire, en dehors de toute consommation, est lié à l'apparition de l'esclavage. L'esclave était un producteur auquel tout droit à la consommation était refusé. Sous des formes sournoises et larvées la société occidentale a créé un assujettissement et un asservissement qui ne sont point étrangers à l'ancien esclavage.

Tous les faux jugements, erreurs et idées chimériques qui concernent la notion de progrès sont impitoyablement mises en lumière par le système trilectique. On ne peut pas créer une opposition valable à la barbarie, sans voir en la sauvagerie et en l'esclavage une seule et même chose — qui est, au fond, la civilisation. La civilisation, c'est la sauvagerie qui justifie l'obligation morale d'entretenir l'esclavage. Conséquence matérielle et réalité sociale : une production qui ne donne lieu à aucune consommation. Isoler le producteur, libérer l'esclave : voilà qui est réellement faire face à la Barbarie, à la Sauvagerie. C'est là le programme et les buts du Socialisme — tendance qui manifeste le dessein de « faire la paix » avec le Sauvage, afin de récupérer pour elle la force qui l'anime — lui — sous forme de puissance destructive. Le socialisme revient ainsi, sans gloire, à la vieille opposition entre civilisation et barbarie. Il s'efforce de rapprocher production et administration et refuse de voir que cette alliance n'est rien de plus qu'un nouvel antagonisme. Inexorable processus qui fait l'enfer pour chacun, et duquel se trouve seule dégagée l'Internationale Situationniste.

Nous savons maintenant — qu'expression de volonté de progrès social — toute révolution engendre une vie sociale supérieure mais introduit en cette même vie une plus grande uniformité, sous couleur de stabilité, et restreint impitoyablement la liberté de chacun. La tendance situationniste se doit de viser à reconquérir les droits au libre jeu humain, jeu qui tend sans cesse à réduire l'« Entfremdung ».

Les graffiti — qu'ils soient normands, parisiens ou autres — sont des témoignages de cette volonté de présence, et d'une opposition à la sacrosainte technique. Une tendance telle que le mouvement situationniste risque de paraître contre-révolutionnaire. En réalité, une telle tendance permet de bien voir l'erreur commise par l'ingénieur Sorel, qui a étudié les mouvements révolutionnaires de notre siècle en fonction de son système de la table rase. Au commencement du siècle dernier. Poul Martin Møller avait déjà pressenti la possibilité d'erreur qu'entraîne l'apophtegme suivant : un mouvement révolutionnaire n'a de valeur qu'au stade précédant sa réalisation pratique. Formulation qui peut s'effectuer autrement, et donner lieu à des images qui

empruntent à une réalité mécaniste. Ainsi, l'on peut entendre que c'est exclusivement pendant une chute que des énergies sont libérées, à la fois nouvelles et disponibles ; qu'après la chute succède un nouveau stade dans lequel les énergies deviennent plus bloquées qu'elles ne l'étaient antérieurement. Ainsi même le système trielectique est à la fois tremplin et frein : il libère des énergies, puis les bloque. Poul Martin Möller en a rendu compte à l'avance : « Une nouvelle idée n'a de valeur que pendant sa pénétration dans la masse. Une fois admise généralement, elle se dévalorise. » Il est donc évident que du jour où disparaîtront de l'Europe les oppositions symboliques qui géographiquement la scinde en Nord et en Sud, disparaîtront également du même coup les sources exceptionnelles d'une énergie admirable. Ce n'est pas seulement un devoir, c'est un droit d'exiger que ne soit pas gaspillée en vains combats cette énergie-là, mais qu'elle serve au contraire à un enrichissement général.

Entre toutes les Histoires des Germains, celle de Friedrich Engels me paraît être la plus intelligente et la plus impartiale.

À la question : « Quel était donc le mystérieux sortilège grâce auquel les Germains insufflèrent à l'Europe agonisante une nouvelle force vitale ? », il donne une excellente réponse, sans toutefois expliquer complètement pourquoi la simple apparition d'une barbarie dans une civilisation a suffi à créer de nouvelles bases sociologiques — supérieures et à jamais irréductibles.

Engels nous dit que : « Les Germains étaient barbares, en ce qu'ils ne réussirent pas à instaurer un esclavage total comme le furent l'esclavage de travail de l'Antiquité et l'esclavage domestique de l'Orient. » Dans les profondeurs de la psyché ne se différencient pas les uns des autres les droits et les devoirs. N'y est donc plus valable la notion de propriété, « fruit du travail personnel » dont il est question ici.

Engels poursuit : « La civilisation engendre une classe qui ne s'occupe plus de production (ni de consommation), mais seulement de l'échange des produits : les marchands. » Engels ne semble pas apercevoir qu'une fois libérée de la classe des marchands où elle prit naissance, cette activité forgea les structures de l'État. C'est donc avec légèreté qu'Engels affirme : « L'organisation gentile cessa d'exister et fut remplacée par l'État » et « L'État tombe inévitablement avec la division de la société en classes, relégué au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze. » Il est à penser que le rouet et la hache demeureront dans ce cas toujours des instruments indispensables.

« L'union conjugale est la forme-cellule de la société civilisée. Elle marque un grand progrès historique ; cependant avec elle débute une époque où chaque progrès est aussi — dans le même temps — un relatif pas en

arrière. » Engels nous parle là d'une époque où les physiiciens découvrirent la loi de la constance de l'énergie. Loi qui est sans poids dans le monde socialiste car aux yeux des marxistes — et de Lassalle — : « La force unie est plus grande que la somme des forces réunies. » Nous sommes dans le miraculeux...

Engels s'est demandé comment il avait pu se faire que la famille romaine, d'organisation plus primitive que celle de la gens (peuple-famille), ait marqué un progrès par rapport à celle-ci. Et de même la gens barbare des Germains par rapport à la famille romaine. Il semble que les raisons profondes de ce dynamisme évolutif aient échappé à Engels.

La gens barbare n'était nullement effacée. Elle l'était même si peu que sa vigueur originale est devenue peu à peu, au long des siècles, véritable puissance ; en sorte que de nos jours elle seule se révèle opposable au concept d'État. Elle ne s'appelle plus la gens mais la nation.

L'identification du passé au présent, de l'origine à la réalité, de la naissance à la contemporanéité, donne vie à la notion réputée noble de nation. Si, considérant avec raison l'important apport germanique à l'édification de l'Europe médiévale, on lui dénie cependant tout rôle dans la culture moderne, on s'exposera à ne rien comprendre du tout au devenir européen. Ce devenir restera ténébreux.

C'est par l'église arianiste que l'Europe de la gens est devenue l'Europe des nations. Le rôle considérable joué par cette église dans l'évolution européenne nous apparaîtrait plus essentiel encore s'il nous était donné de posséder toutes les informations qu'un long obscurantisme volontaire nous soustrait. La transformation de la gens en nation a été grandement facilitée — sinon même entièrement réalisée — par les théologiens qui ont introduit dans la cérémonie du baptême un rituel dont le haut pouvoir de signification fut un choc salutaire pour les consciences. La cérémonie du baptême chrétien détermina symboliquement une époque nouvelle : l'aube d'une renaissance.

On comprend l'importance qu'eût en Scandinavie cette cérémonie ; et cela avant même l'avènement du christianisme, et on comprend aussi pourquoi, aujourd'hui encore, les Scandinaves manifestent un intérêt maniaque pour les fonts baptismaux médiévaux. On ne s'expliquerait pas aisément la participation des Nordiques aux croisades si on leur refusait tout sentiment d'appartenance religieuse à la nation chrétienne.

La France fut le seul pays européen à n'être pas dupe du caractère national de l'expansion chrétienne. Dans « La naissance du Moyen-Âge », L.B. Moss donne les raisons : « En Gaule. Clovis mit le sceau à son oeuvre en organisant une église nationale qui permit de réunir les avantages politiques de l'arianisme et ceux du catholicisme. » La symétrie des rôles joués par l'État

et la Nation devait, plus tard, pousser les Français à se faire les porte-drapeaux de l'idée de nationalisme puis, — sans achopper outre mesure sur le chauvinisme — à enrichir le monde d'une notion dont les effets n'ont pas encore fini de se faire sentir : la notion d'internationalisme.

C'est ainsi que, sans défense contre « l'église-état » catholique, le nationalisme chrétien des peuples germaniques s'est trouvé subir une pression théocratique exercée sur lui par cette redoutable « église-état » incapable par ailleurs d'assumer les responsabilités séculières d'une théocratie. Cette pression théocratique jeta au feu les derniers espoirs nordiques, qui disparurent dans la fumée des bûchers où périrent les Templiers. C'est à la France qu'en revint la piteuse gloire mais l'état-nation était créé. En ce nouvel État, place à la famille et à son chef-majordomus que nous allions malheureusement connaître sous le nom de chancelier.

La femme qui, dans le Nord, s'occupait de la maison et en avait la direction, allait voir par cette expansion de la famille son importance s'accroître énormément. Nous en savons les effets par l'histoire du Moyen-Âge : jouant l'église contre les hommes elle en devint plus tard, elle-même, la prisonnière. Les choses se passèrent autrement à Byzance et ce fut l'État qui l'emporta. Les Républiques soviétiques sont nationales et réunies en un État tout-puissant. C'est du moins la Russie de Staline, celle de son livre sur les nationalités.

Il est plus qu'intéressant — il est impressionnant — de comparer à la création de l'union des républiques socialistes soviétiques la genèse d'une nation telle que les États-Unis, où l'idée nationale revêt une forme expansive, supra-étatique.

Il est nécessaire de se faire une idée de la nature de la complémentarité existant entre l'internationalisme français, le nationalisme américain et l'étatisme russe, si l'on veut ne pas devenir la victime de chimères et d'illusions quant aux possibilités d'entente générale.

TING -POLIS –SOVIET

L'État moderne a différencié les pouvoirs sous trois formes : pouvoir législatif, juridique et exécutif. C'est par l'union de deux de ces pouvoirs — le principe des antagonismes nous le dit — que l'État moderne acquiert vitalité et dynamisme.

Chez les Latins, la virtualisation est celle du jugement tandis qu'elle est celle de l'exécution chez les Nordiques. Je crois nécessaire d'y insister : chez les premiers, la fusion se fait entre législation et jugement, tandis qu'elle

se fait entre législation et exécution chez les seconds. Comme il est entendu que l'activité législative est politique, le dynamisme du Polis se trouve ici concrétisé. Dans le Ting nordique, l'exécution est inconditionnelle et c'est le jugement qui prend un caractère politique. On voit donc que le principe du Ting, loin d'être comme on le prétend souvent (et spécialement en Allemagne) une « Polis rudimentaire », possède un dynamisme propre, et qui est complémentaire de celui de la Polis.

Des meilleures assises juridiques du pouvoir politique ont apporté à l'application du principe Ting aux États-Unis une pureté qu'elle n'a pas en Scandinavie. L'exécution de l'homme présumé meurtrier du président Kennedy fait apparaître des manoeuvres politiques occultes qui sont une atteinte au système même de gouvernement que se sont donnés les États-Unis une fois la guerre civile terminée. La gravité de cet acte trouvera-t-elle jamais sanction ?

Les hésitations de ceux qui sont les descendants des anciens Nordistes à se saisir juridiquement de cette affaire nous prouve l'existence d'un complexe passionnel de tendances. Cette situation-là nous semble présenter une étrange et significative similarité avec l'un des épisodes de la lutte des Germains contre les Romains — celui-là que rapporte Engels — : la manoeuvre dont usa Arminius pour battre Varus et mettre ainsi un terme définitif aux projets romains de colonisation des pays germaniques. C'est en se trouvant confrontés avec des actes, des principes et des méthodes qui leur étaient radicalement étrangers, que les Romains prirent conscience de leur impuissance et renoncèrent à leur entreprise. Dans les deux cas, par la violence et la brutalité, c'est la même mise en échec des valeurs civilisées.

Pendant la guerre il y eût, en Hollande, un homme qui fut si écœuré par l'intensité de la curiosité danoise et norvégienne pour les envahisseurs, qu'il préféra se suicider. Cet homme d'honneur aurait-il connu l'histoire d'Arminius qu'il se serait peut-être moins choqué que personne n'ait tourné le dos à l'envahisseur et qu'il eût sans doute pressenti que cette attitude allait faire de la résistance Scandinave la plus efficace des organisations européennes.

Arminius demeura au côté de Varus tout comme s'il eût été son ami, cependant que dans le même temps il organisa et mit sur pied l'énorme entreprise qui allait écraser l'armée romaine. L'aurait-il voulu qu'il aurait même pu chasser les Romains de Gaule, mais ce n'était pas un conquérant. Ce fut Guillaume le Bâtard qui révéla cette possibilité.

De ce temps-là date la tenace et irréductible défiance des Romains envers les Germaniques.

Il semble, en ces circonstances, que les Germaniques s'en soient

tenus au précepte : « Il ne faut être honnête qu'avec les gens honnêtes », règle du Ting. À propos de la manière dont les Romains jugèrent cet événement, Engels nous dit « qu'on croit lire des écrivains français de la meilleure époque chauviniste, qui vident la coupe de leur colère sur le parjure d'York et la trahison des Saxons à Leipzig. Les Germains avaient suffisamment appris ce qu'étaient la fidélité aux traités et la loyauté des Romains, lorsque César attaqua par surprise les Usipètes et les Tencières pendant les négociations et en plein armistice ; ils avaient appris ce qu'elles étaient lorsque Auguste fit emprisonner les légats des Sicambres, avant l'arrivée desquels il refusait toute négociation avec les tribus germaniques. Tous les peuples conquérants ont ceci de commun qu'ils dupent leurs adversaires de toutes les façons possibles et trouvent cela tout à fait régulier ; mais dès que les adversaires se permettent la même chose, ils crient au parjure et à la trahison. Or les moyens que l'on emploie pour réduire en sujétion doivent être aussi licites pour rejeter le joug. »

Cette dernière considération d'Engels est d'une indubitable justesse. Nous devons cependant remarquer que les peuples germaniques se sont employés à affiner et à rendre remarquablement opérantes deux techniques qui leur sont propres : celle de la désorganisation de l'action et celle de l'organisation de l'action protestataire. En cette dernière ils ont acquis un tel degré d'efficacité qu'on les a appelés — non sans raison — les protestants.

Il faut savoir l'importance qu'a pris le principe Ting dans la vie américaine et combien il imprègne l'esprit des lois de ce pays. Une obligation telle que celle qui est faite à tout citoyen comparaisant devant des juges de dire « la vérité, rien que la vérité, toute la vérité » est significative à cet égard. Nous voyons paraître l'homme honnête du Ting. Est au contraire déshonoré et exclu celui qui refuse les informations et les dissimule. Que celles-ci revêtent ou non un caractère d'intimité ne dispense pas de l'obligation de sincérité absolue.

Cette pratique est difficilement conciliable avec l'idéal du Polis. Idéal dont, au contraire, la rhétorique impose de « tout dire sauf la vérité » et qu'il-lustre, entre autres histoires, celle du jeune Spartiate qui, les intestins déchirés par un renard, préfère mourir plutôt qu'avouer être l'auteur d'un vol. Les deux méthodes ont chacune leurs avantages. Mais la volonté américaine de les utiliser conjointement conduit à de désastreuses impasses.

En Europe du Nord, c'est toujours par des aveux vagues et imprécis que se pratiquait la reconnaissance des faits. Si ceux-ci étaient très circonstanciés, le récit devenait ambigu, obscur et nébuleux au point que personne n'y comprenait plus rien. Ce fut là le début d'une antirhétorique qui, plus tard, imprégna une certaine littérature. Littérature exaspérante pour un puriste à

L'esprit éminemment critique comme Anatole France, qui voyait en elle un défi à cette fameuse clarté que les Français prisent tant.

L'esprit germanique parut donc porté à la dissimulation, à l'hypocrisie et au mensonge. Strabon donne les Germains comme « roués, un peuple fait pour mentir », et le romain Velleius parle ainsi des Celtiques : « Simples et sans méchanceté, ils se précipitent au combat sous les yeux de tous et sans prudence, de sorte que leurs adversaires ont la victoire facile. »

Mais le sens critique, le goût de la précision et le souci d'exactitude amènent souvent les Français à un besoin de vérité et à une ivresse qui, à la limite, a pour nom : cynisme. La franchise — étymologiquement « les Francs » — présente aussi d'odieuses certitudes.

La France est néanmoins le digne successeur de cette Gaule ardente. Elle a pour elle un goût de la justice politique qui en fait la meilleure garante dans le monde de l'égalité et de la vérité.

Des différents apports des provinces à la vitalité française, le facteur normand n'a pas été l'un des moindres.

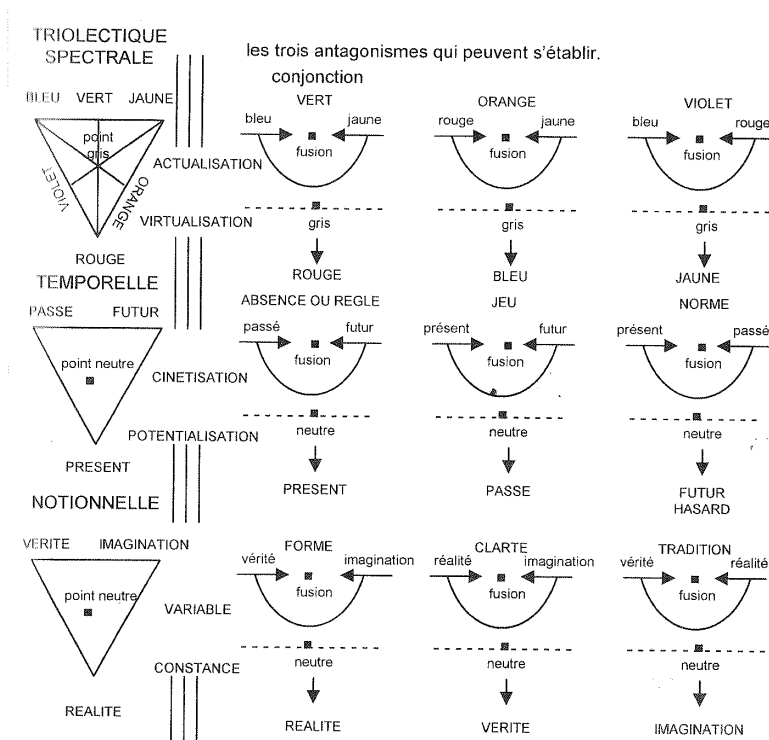
Et sur le plan de l'art, les graffitis normands ne contribuent pas peu à éclairer la signification de l'image, du signe et de l'écriture.

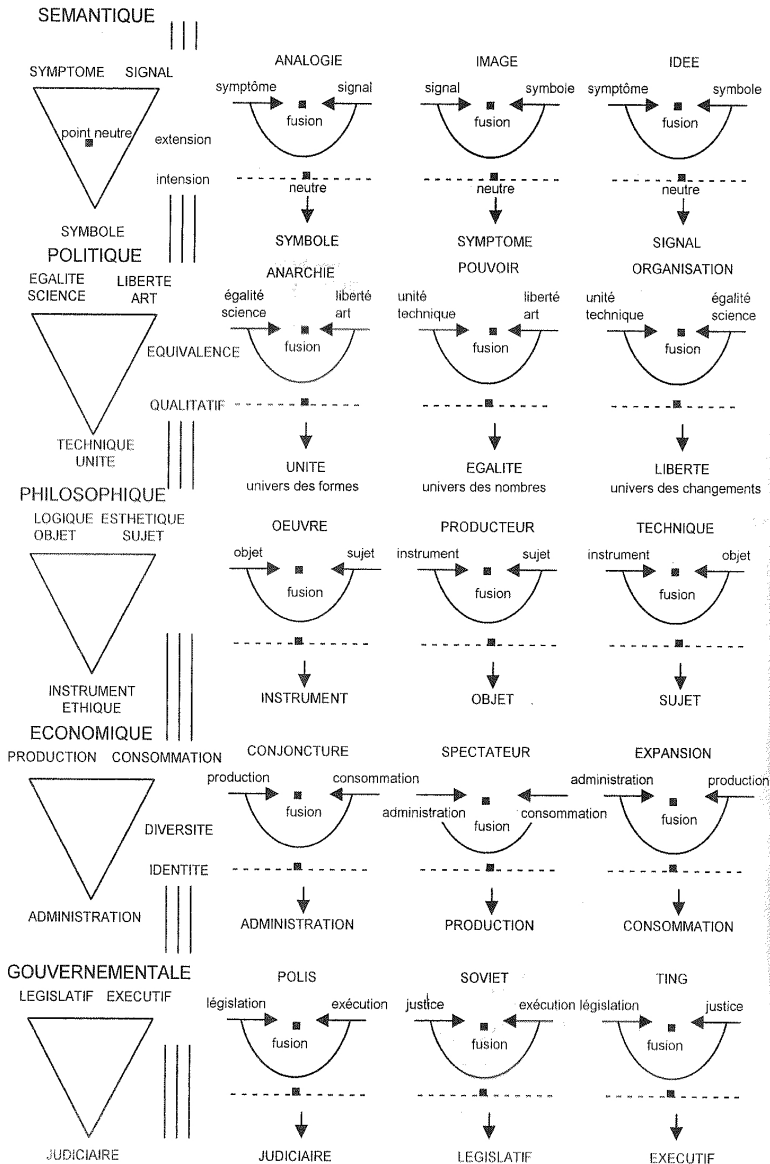
L'apparition des Soviets, ou conseils populaires, n'était pas prévue dans la révolution russe, et c'en fut pourtant le moteur. Lénine ne voyait pas ici la vieille tradition de la culture slave ressurgir. Il les croyait un miracle créatif du peuple. Polis, Ting et Soviet, voici trois structururations complémentaires, irréductibles et fondamentales dans le développement européen. Comme Aron, le psychologue C.G. Jung se fonde sur la structuration spirituelle du Polis pour expliquer l'inconscient ; Adler choisit celui du Ting, et Freud celui du Soviet, sans que ces structururations soient d'ordre « politique ». L'illusion d'une synthèse ici sur la base classique même modernisée est exclue. Une nouvelle méthode s'impose. Est-ce que la triolectique peut être cette méthode ? On va voir.

SCHEMAS TRIOLECTIQUES

QUELQUES EXEMPLES DE COMPLEMENTARITE TRIOLECTIQUE

Nous présentons ici quelques modèles d'équilibres triolectiques appliqués à différents domaines conceptuels. Soulignons qu'il s'agit de simples bases de travail, nullement dogmatiques, qui peuvent être modifiées et élargies. Il est dans leur nature d'être ouvertes, à commencer, par exemple, sur un chiffre supérieur à trois relations, cette méthode n'étant évidemment liée à aucune mystique des nombres. Elle a pour but de libérer les mouvements dialectiques figés ou bien dans le déterminisme sous-marxiste ou bien dans les antagonismes non choisis où Lupasco s'est enlisé.





Notes de l'éditeur

Le caractère sacré du chiffre « trois » nous revient de la religion anté-patriarcale, où la femme avait une prédominance relevant de sa spécificité sexuelle : ses trois « périodes » (enfance, pubertaire et mature, et post-ménopause ou encore : fille, femme, grand-mère) reproduites dans le temps qui passe (printemps, été, hiver), les lunaisons (premier quartier, pleine lune, dernier quartier), etc. Elles sont imagées dans les trois déesses de la terre : Écube, Eucate, Perséphone (les Cieux, la Terre et le Sous-sol), elles-même divisées à leur tour en trois représentations puisqu'elles subissaient les trois saisons : ce qui nous donne le chiffre « neuf » ; et la Pythie donnait ses oracles sur un tabouret à trois pieds qui symbolise la stabilité simple et parfaite du monde, effectivement en référence avec l'irréversible passé, le présent qui fuit et l'énigmatique futur. Une immense partie de toute cette charge sacrale nous est restée, que les religions monodéistes patriarcales ont assimilées, chacune à leur manière, pour déssexualiser la vie d'une moitié de l'humanité : la femme. (N. de l'É.).

Idole qu'on prétendait adorée par les musulmans et surtout par les templiers. Le baphomet des templiers, dont le nom doit s'écrire cabalistiquement en sens inverse, se compose de trois abréviations : tem ohp ab, templi omnium hominum pacis abbas, le père du temple de paix de tous les hommes. [*Eliphas Levi, (l'abbé Constant), Dogme et rit. de la haute magie, t. II, p. 174*] (N. de l'É.).

New design by Christian Isidore Angelliaume

© Août 2012, éditions les atomes de l'âme.

Ce livre a été entièrement reconditionné — c'est-à-dire : copie, mise au français moderne, relecture, et mise ne page, etc. —, à titre privé et pour son usage strictement personnel, par Christian Isidore Angelliaume à partir de l'édition Fanrándola 2005.

éditions les atomes de l'âme